

Dossiers lord Byron

N°2

Une visite à Byron à Gênes



Sommaire :

Introduction (p. 2)

Une visite à Byron à Gênes

- I. Texte de 1826 (p. 6)
- II. Texte de 1865 (p. 12)

Notes (p. 23)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°2, mars 2010.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr.

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Note éditoriale

Ce numéro est consacré à la visite que fit à Byron un jeune écrivain français, Jean-Jacques Coulmann, en 1823. Il reproduit les deux versions de l'entretien que publia Coulmann, les enrichissant de notes et de renseignements sur l'auteur ; comme on le verra, la version des *Réminiscences* est beaucoup plus longue, avec un début et une fin plus conséquents, et réintègre plusieurs passages à teneur politique absents de la première version. Parmi les nouveautés apportées par cette seconde mouture, il faut signaler une version italienne du billet par lequel Byron accepta de recevoir Coulmann (ci-après p. 13). Tous les éditeurs successifs des lettres de Byron ont supposé que ce billet avait été rédigé en anglais, passant semble-t-il à côté de ces *Réminiscences*, alors que le commentaire des toutes les versions stipule bien qu'il s'agissait d'« une lettre en italien ». Ce Dossier aura également permis de dater plus exactement l'entrevue et le billet de Byron.

Comme dans les précédents Dossiers, nous reproduisons en tous points les textes originaux, avec leur orthographe et leur présentation, sauf en ce qui concerne des usages désuets, tels les guillemets. Les notes de l'auteur, qui étaient signalées par des chiffres renvoyant en bas de pages, sont maintenant signalées par des lettres capitales, et repoussées en fin de texte. Nos propres notes sont signalées par des chiffres, et sont communes aux deux textes. La version des *Réminiscences* ayant servi de base au décompte, certains numéros sont absents de la version du *Mercury*.

Indications bibliographiques

Principales publications de J.-J. Coulmann :

Défense des volontaires royaux, par un étudiant en droit ; Delaunay, Paris, 1815.

Défense des bannis, par l'auteur de la Défense des volontaires royaux ; Foulon, Paris, 1818.

Notice sur Benjamin Constant, lue à la séance générale de la Société de la morale chrétienne ; imprimerie de Crapelet, Paris, 1831.

Réminiscences ; Michel Lévy frères, Paris, 1862-1869. 3 vol. (rééd. en fac-simile chez Slatkine, Genève, 1973).

Éditions de sa rencontre avec Byron :

“Fragment d'un voyage en Italie. Une visite à Byron à Gênes.”, dans *Le Mercure du dix-neuvième siècle* ; t. 12, février 1826, p. 352-367.

Une visite à Byron à Gênes, suivie d'une lettre du noble lord sur l'essai sur sa vie et ses ouvrages, de M. A. P. ; Imprimerie de J. Tastu, Paris, 1826 (brochure in-8 de 24 pages).

Paul Pry ; 1^{er} avril 1826 ; p. 105-107.

The Kaleidoscope, vol. 6 ; Smith & Co., Liverpool, 1826 ; p. 322-24.

The Crypt, or Receptacle for things past ; vol. 1, part. 1, janv.-juin 1829 ; p. 163-167.

Réminiscences, t. 2 ; Michel Lévy frères, Paris, 1865 ; p. 149-176.

His very self and voice. Collected conversations of Lord Byron ; éd. d'Ernest Lovell ; The Macmillan Company, New-York, 1954 ; p. 339-344.

Billet et lettre de Byron dans :

The Works of Lord Byron. A new, revised and enlarged edition. Letters and journals ; éd. de Rowland Prothero ; Murray, Londres, 1898-1901 ; vol. 6, p. 229-234.

Byron's letters and journals ; éd. de Leslie Marchand ; Murray, Londres, 1973-92 ; vol. 10, p. 207-209.

Byron's correspondence, sur le site de Peter Cochran : <http://petercochran.wordpress.com/byron/> ; section 15, p. 89-92.

Illustrations

Couverture : Byron à Gênes en mai 1823, par Alfred d'Orsay ; *Lettres de lord Byron* ; Calmann-Lévy, Paris, 1911.

Introduction

De toute l'abondante génération d'écrivains de la Restauration, lequel n'a pas rêvé de rencontrer le célèbre, le mystérieux, le sulfureux lord Byron ? Certains allèrent jusqu'à fabuler, inventant d'improbables contacts visuels ou épistoliers ⁽¹⁾. D'autres, plus heureux, le virent effectivement, et en gardèrent une impression enchanteresse qu'ils ne se privèrent pas de partager, quitte à en rajouter un peu ⁽²⁾. La plus chanceuse fut sans doute Germaine de Staël, qui put le voir à de nombreuses occasions, en Angleterre puis chez elle à Coppet. Tous ces témoignages sont bien connus, ayant alimenté les débats et suscité des études ; mais aucun n'égale en intérêt celui que laissa ce qu'il est convenu d'appeler *un illustre inconnu*.

Toutes les rencontres évoquées ci-dessus eurent lieu avant 1818, lors de périodes où Byron se montrait certes inspiré, mais également fort troublé par des problèmes d'ordre privé (argent, santé, amours...) ; Jean-Jacques Coulmann eut, lui, la chance de découvrir un Byron beaucoup plus serein et maître de lui, et en fit un récit taillé pour la postérité. Bien sûr, comme toujours en cas-là, il faut rester méfiant et pondérer certains élans dont on sent bien qu'ils appartiennent au narrateur plus qu'à l'objet du récit ; mais des détails, certains traits, certains accents, qu'on les compare ou non à d'autres documents, ne trompent pas.

Jean-Jacques Coulmann naquit le 3 janvier 1796 à Brumath dans le Bas-Rhin, huitième enfant d'une famille de bourgeois alsaciens protestants apparentée à de hauts gradés de l'Empire. Comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, il partagea sa vie entre littérature et politique, étudiant le droit tout en écrivant dans divers journaux dont le *Nain jaune*, le *Journal des arts*, et le *Constitutionnel*, où il côtoyait tous les « grands noms » cités dans sa rencontre avec Byron, en particulier les frères Cuvier, qui faisaient partie de sa belle-famille, et Benjamin Constant, sur lequel il écrivit une *Notice* en 1831, ainsi que de nombreux chapitres de son autobiographie. Il connut également presque toutes les célébrités de l'époque, qu'elles soient militaires, littéraires (Mme de Staël, Béranger, Scribe...) ou théâtrales (Mlle Mars, Talma...) ; il s'essaya d'ailleurs à la tragédie ⁽³⁾. Il épousa le 3 janvier 1830 Julie Mathilde Davillier, fille d'un banquier baron et Pair de France, avec qui il eut quatre enfants : Charles, Albert, Berthe et Anne.

Côté politique, il fit paraître sous Louis XVIII deux plaquettes à teneur politique : *Défense des volontaires royaux, par un étudiant en droit* (1815) et *Défense des bannis, par l'auteur de la Défense des volontaires royaux* (1818). Devenu avocat, il contribua à faire élire Constant à l'Assemblée nationale, son ami lui obtenant en retour le poste de Maître des requêtes au Conseil d'État ; il fut à son tour élu député de Strasbourg (opposition de gauche), du 05 juillet 1831 au 25 mai 1834 ; il se représenta sans succès en 1834 et 1846, puis fut conseiller général de Brumath de 1848 à 1852.

Esprit indépendant, il lutta pour le rétablissement du divorce, pour les réfugiés politiques étrangers, pour l'emprunt grec, il intervint sur les canaux, la loi électorale et en faveur de Louis Napoléon après sa tentative de coup d'État à Strasbourg en 1836. ⁽⁵⁾

Il fit construire à Brumath le château de la Grafenburg, qu'il revendit ensuite pour aller vivre à Nice. Avant de s'éteindre le 17 septembre 1870 à Paris, Coulmann laissa d'impressionnants mémoires intitulés *Réminiscences* (1862-1869), « souvenirs d'une vie qui a trouvé sur son chemin bien des événements, des personnes, des pays, dignes d'éveiller la curiosité, l'intérêt et la mémoire » ⁽⁴⁾, lesquels furent d'ailleurs réédités au XX^e siècle. L'ouvrage fit notamment l'objet d'un compte rendu de Sainte-Beuve ⁽⁶⁾.

Au milieu du second tome, il reprenait le récit d'une brève rencontre avec lord Byron à Gènes en 1823, laquelle avait déjà paru dans le *Mercure du dix-neuvième siècle* puis en plaquette en 1826 ⁽⁷⁾. En deuil d'une sœur dont il était très proche, il avait entrepris le voyage d'Italie pour se changer les idées, semblant suivre inconsciemment l'itinéraire emprunté par Byron. Moyennant un petit détour (« cette ville n'était pas sur mon itinéraire »), il le rejoignit à Gènes, osant solliciter une entrevue qui ne lui fut pas refusée :

J'ai vu Byron près de Gènes, à la Casa di Salluzo, il m'a parlé longtemps de l'état de notre littérature et de vous en particulier. Son amabilité est aussi parfaite que son génie est énergique, et le plus misanthropique des poètes est le plus facile des hommes. Une comtesse

italienne le suit, un jeune Turc est son domestique ; tous deux d'une beauté rare rappelant la jeune fille d'Abydos et le jeune page de Lara etc. ⁽⁸⁾.

La date de cette entrevue semble avoir échappé à la sagacité des spécialistes ; elle figure pourtant bien dans chacune des versions, juste après le billet invitant le jeune homme : « le lendemain, 7 janvier ». Cette date est confirmée par les informations données dans le second tome des *Réminiscences* : Coulmann ne quitta pas la France avant le 20 décembre 1822 (une lettre de Las Cases le trouve encore à Paris le 19 : p. 195) ; le 31 il était à Turin et passa le réveillon dans la solitude (p. 143). C'est alors qu'il se rendit à Gênes ; une lettre de Sophie Gay du 3 février 1823 confirme que l'entretien avait eu lieu entre temps :

Vous avez vu lord Byron ; il vous a bien accueilli et vous me le raconter à merveille. Je vous aime de lui avoir parlé de moi. (p. 178-79.)

L'information est corroborée par une lettre de Jouy du 25 février (« si vous le revoyez ») :

Si le reflet de notre *Miroir* n'est pas intercepté par les Alpes, vous y verrez que j'ai fait usage de votre lettre dans le numéro du 28 février, j'aurais bien voulu qu'elle contînt plus de détails sur l'état actuel des théâtres en Italie et principalement sur lord Byron, le poète, et l'homme le plus original de notre époque. Si vous le revoyez, demandez-lui, pourquoi, dans ses courses, il ne vient pas nous voir à Paris ; c'est là seulement qu'il jouirait de toute sa célébrité ; toutes nos femmes en raffolent et tous nos hommes de lettres, *les bons exceptés*, le regardent comme un des aigles du Parnasse anglais. (p. 231.)

Coulmann quitta ensuite Gênes pour Pise, puis pour Florence, où il fut malade (une ordonnance médicale du 19 janvier est reproduite p. 225). Il était à Rome vers le 10 février (une lettre de lui p. 229), puis se rendit à Naples. Enfin, une autre lettre de Sophie Gay prouve qu'il était à Strasbourg avant le début du mois de mai (lettre du 3 mai 1823, p. 296-97). L'entretien eut donc effectivement lieu entre le 2 ou le 3 janvier (le temps d'aller de Turin à Gênes) et le 19 janvier, date à laquelle Coulmann était déjà à Rome.

Par conséquent, le billet par lequel Byron l'invite à la Casa Saluzzo ne peut avoir été écrit que dans ce même intervalle, et non en juillet comme l'ont toujours pensé les éditeurs des lettres de Byron ; la date du 7 janvier est tout à fait probante. Par ailleurs, il est évident, à la lecture de l'entretien, que les deux missives citées dans le récit ne peuvent dater ni du même jour, ni du même mois : la lettre du 12 juillet suppose que Coulmann était rentré en France et avait expédié des publications à Byron (« votre lettre et ce qui l'accompagnait »). Toutefois, cette seconde lettre, qui fut certainement envoyée à l'une des adresses parisiennes de Coulmann (son adresse personnelle ou celle d'un journal), communiquée à Byron lors de l'entretien, est sans doute antidatée : Byron évoquant dans le post-scriptum un départ « le 10 ou le 12 de ce mois », cette lettre ne peut dater du 12, mais doit cependant avoir été écrite en juillet. On voit qu'à son tour Coulmann prit quelques libertés avec la vérité.

Précisément, comme tout propos rapporté, l'entretien que lui accorda Byron est évidemment sujet à caution, quand bien même l'auteur prétend l'avoir reproduit « dans sa plus scrupuleuse exactitude ». On peut s'étonner, et on le doit, que les écrivains dont les noms, certes, sont avancés par Coulmann, soient tous bien connus de Byron, alors qu'il s'agit pour la plupart de « comètes d'une saison », selon un mot de ce dernier ⁽⁹⁾. Certains ne cachèrent pas leur scepticisme :

Des journaux ont manifesté quelques doutes sur l'authenticité de cette relation : un *magasin* anglais a même plaisanté assez grossièrement à ce sujet, en l'attribuant aux amis des hommes de lettres français, auxquels l'auteur de Childe Harold se plut, dans sa conversation avec M. Coulmann, à décerner quelques éloges. Nous croyons que MM. Benjamin-Constant, Arnault, Raynouard, Casimir Delavigne, Jouy, n'ont pas besoin d'avoir recours à un semblable charlatanisme pour faire parler d'eux : leur ouvrages ont assez fait pour leur renommée, sans le secours des pamphlets apocryphes. ⁽¹⁰⁾

Le vrai semble ici côtoyer le faux : certains propos peuvent aisément être confirmés par la correspondance ou d'autres témoins (l'admiration pour les romans de Scott, le buste sculpté par Thorvaldsen, ou l'incident avec le sergent Masi), tandis que d'autres ne réapparaissent nulle part dans la documentation byronienne (le bon mot à propos de lady Morgan). L'impression persiste d'un délayage fait à partir des matériaux alors à disposition, lesquels n'étaient pas minces : en 1826, Coulmann

pouvait déjà compter sur deux traductions des conversations avec Medwin ⁽¹¹⁾, sur la correspondance dévoilée par Robert Dallas ⁽¹²⁾, et sur bien d'autres sources éparses. Celles-ci ont toutes chances d'être exclusivement françaises, étant donné la piètre connaissance de l'anglais dont fait preuve l'Alsacien. L'affirmation selon laquelle Byron se serait servi avec lui du français est elle aussi assez douteuse, le poète ayant toujours déclaré qu'il lisait cette langue sans la maîtriser réellement ; ce détail ne manqua d'être vivement critiqué chez nos voisins :

Lorsque le lecteur saura que lord Byron se préoccupait bien peu de son français, il comprendra la singulière originalité que la tournure de sa pensée et son accent étranger durent conférer à son langage, ce langage devenant toute autre chose — une langue nouvelle. ⁽¹³⁾

Peut-être Coulmann a-t-il voulu minimiser le rôle du comte Giuliano, interprète improvisé, afin de mieux flatter la mémoire du défunt, et se flatter lui-même par la même occasion.

En effet, dans le cas où il n'aurait pas, comme presque toute sa génération, succombé personnellement au charme poétique de Byron, Coulmann devait en avoir entendu parler avec enthousiasme par son ami Amédée Pichot, carabin que *Manfred* et *Le Corsaire* avait détourné de la médecine, qui écrivait dans ce même *Mercure* où parut l'entretien, et qui allait bientôt devenir riche et célèbre grâce à sa traduction des *Œuvres complètes* ⁽¹⁴⁾. La conduite de Coulmann dans ses mémoires, où il suit le parcours de Byron en citant ses œuvres, puis lors de sa rencontre, laisse plutôt penser qu'il avait pour l'auteur du *Pèlerinage du chevalier Harold* de l'admiration et une tendresse certaine, son récit cherchant clairement à démentir l'image de monstre qui collait au poète anglais. Cette bienveillance, s'ajoutant au fait que l'Alsacien, s'affichant fièrement en homme de qualité digne de son interlocuteur, et non en curieux indiscret, dût certainement mettre Byron à l'aise, comme le montrent les multiples confidences qui parsèment la rencontre, et plus encore celles qui constituent la longue et très belle lettre de juillet.

L'attitude de Coulmann semble évoluer au cours du récit, et délaisser les clichés : il commence lui aussi par comparer le poète avec son personnage Conrad, avant de dénoncer cet automatisme : « tous ceux qui ont cherché à faire le portrait de Byron lui ont prêté les traits de ses héros imaginaires. » Au lieu de l'être impossible auquel il craignait d'avoir à faire, il découvre, à travers un portrait moins posé, plus vraisemblable parce que plus anecdotique, un homme détendu face à tout ce qui a trait à la littérature, heureux de *parler métier*, plus animé lorsqu'il s'agit de questions conflictuelles (« Tout ce qu'il y avait en lui d'altier, d'ardent, d'irritable se développa lorsque la conversation amena le sujet de sa récente affaire de Pise. »).

Un homme assez rassurant, en fin de compte, et qui ressemble à ses livres ; encore Coulmann prend-il soin de nettement classer ces derniers en deux camps bien distincts, mais sans rejeter *Don Juan* comme le faisaient la plupart de ses contemporains. Peut-être ce miracle est-il une conséquence directe de sa rencontre avec le « plus merveilleux poète de notre temps ».

Notes

(1) Allusion à Lamartine et Chateaubriand respectivement.

(2) Allusion à Stendhal, dont la rencontre avec Byron fit l'objet de plusieurs versions très différentes.

(3) *Réminiscences*, t. 1, p. 1.

(4) Ses œuvres dramatiques sont évoquées dans ses *Réminiscences* (t. 1, chap. XXVIII).

(5) *Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne* ; Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, Strasbourg, 1984 ; vol. 5, p. 556. Ce dictionnaire adopte l'orthographe Culmann et indique une naissance le 4 janvier 1796.

(6) *Nouveaux lundis* ; Michel Lévy, Paris, 1867 ; t. 9, p. 135-160 ; article paru le 28 nov. 1864.

(7) C'est le texte de cette plaquette qui est reproduit dans les *Réminiscences*, à partir du titre : Une visite, etc...

(8) Lettre du 10 février 1823 à Jouy, publiée dans *Le Miroir* du 28 fév. 1823, et citée dans *Réminiscences* (t. 2, p. 230).

(9) C'est ainsi que Byron qualifie le poète Charles Churchill dans son sublime poème "La tombe de Churchill" (1816).

(10) Notule signé J. dans la *Revue encyclopédique* ; Paris, avril 1826 ; t. 30, p. 196.

(11) *Les Conversations de lord Byron, recueillies par M. Medwin, ou Mémorial d'un séjour à Pise auprès de lord Byron* ; trad. d'A. Pichot ; Ladvoat, Paris, 1824 ; et *Conversations de lord Byron recueillies pendant un séjour de Sa Seigneurie à Pise dans les années 1821 et 1822 par Thomas Medwin* ; trad. de Davesières de Pontès ; Pillet, Paris, 1825.

(12) R. C. Dallas : *Correspondance de lord Byron avec un ami [...]* ; Galignani, Paris, 1825.

(13) *The Spirit of the times...* ; vol. 1, n° 1, 8 octobre 1825 ; p. 472.

(14) Pichot lui adresse plusieurs lettres de son *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse* (Ladvoat et Gosselin, Paris, 1825).

I.

Texte du *Mercure du dix-neuvième siècle* (1826)

FRAGMENT D'UN VOYAGE EN ITALIE,

Par J. J. Coulmann.

UNE VISITE À BYRON À GÈNES.

Pénétré du vif désir de voir le premier poète de l'Angleterre et de l'époque, j'entrepris au commencement de 1823 un voyage en Italie, où j'allais chercher quelques distractions à une perte récente et cruelle ⁽⁴⁾, me rappelant les strophes de ce chantre de la douleur et de l'abandon :

Oh Rome ! my country ! city of the soul !
The orphans of the heart must turn to thee,
Lone mother of dead empires !.....
.....Come and see
The cypress, hear the owl and plod your way
O'er steps of broken thrones and temples, etc. ⁽⁵⁾

« Que ceux dont le cœur est orphelin viennent te contempler, Rome ! patrie de mon choix, cité de l'âme, mère délaissée des empires détruits..... Venez voir ces cyprès, venez entendre ces hiboux, venez fouler sous vos pas les débris des trônes et des temples, etc. »

Autant je souhaitais d'approcher lord Byron, autant je craignais de ne pouvoir être admis en sa présence. Je savais qu'il avait refusé de recevoir les étrangers qui lui étaient adressés, même par ses plus intimes amis ; je m'étais muni en conséquence de lettres pour les personnes qu'il fréquentait habituellement à Venise, dans l'espoir de le rencontrer chez elles ; je sus à Turin qu'il habitait depuis quelques mois les environs de Gênes.

Je me décidai à me rendre dans cette ville, bien plus impatient encore de contempler l'homme extraordinaire qui s'y était retiré que toutes les merveilles des arts, qui décorent le malheur de cette seconde reine détrônée de la Méditerranée.

Ces palais de marbres déserts, cette grandeur éclipsée, ce théâtre vide et silencieux de tant de scènes variées et brillantes, la léthargie et la misère du despotisme après la vie et la prospérité républicaine ; l'asile des lettres enfin, occupé par les soldats du roi de Sardaigne, parce que leurs disciples s'étaient prononcés pour les lois dans une tentative d'indépendance malheureuse ⁽⁶⁾, tous ces contrastes me semblèrent faits pour plaire à ce peintre de la nature, à cet historien du cœur humain, dont les altières productions révèlent tant de grandes et profondes méditations.

Comme Gênes, lord Byron avait été aux prises avec le sort et les hommes ; la nature l'avait aussi paré de tous ses dons ; la civilisation de tous ses enchantemens ; et comme elle, son orageuse destinée le laissait jeune encore, triste, fier, aimable et seul.

J'écrivis simplement à lord Byron qu'un jeune Français qui n'avait d'autres droits à être admis près de lui, que son admiration pour son génie, s'estimerait heureux s'il daignait le recevoir.

J'attendis avec une sorte d'anxiété le retour de mon messenger ; j'avais peu d'espoir de voir agréer ma demande ; je me représentais de combien de curieux Childe Harold devait être importuné avec des droits bien plus fondés et moins généraux que les miens ; je rêvais à quelque moyen nouveau, piquant, dramatique, analogue à sa capricieuse sauvagerie, ou à celle de ses héros, pour atteindre mon but, avec une espérance intérieure néanmoins, fondée sur la simplicité de ma demande, sur le dénuement même où je me représentais de toute voie d'introduction, et qui devait tenter sa générosité hautaine. Je ne me trompais pas. On me rapporta avec un grand cachet revêtu de ses armes et cette devise : *crede Byron*, une lettre en italien ainsi conçue :

« Monsieur, il me sera bien agréable de faite votre connaissance ; mais je regrette infiniment de vous dire, que n'ayant pas l'habitude du français, pour le parler ou l'écrire, je ne pourrai pas profiter de tous les avantages de votre conversation, ni y répondre en cette

langue par la mienne. Si malgré cela, ma déclaration ne vous effraie pas, je serai charmé de recevoir votre visite demain sur les deux heures. Recevez les sentimens d'estime que vous m'inspirez, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur ;
NOEL BYRON,
Pair d'Angleterre.

Je fus exact au rendez-vous. Plein d'émotions diverses, je me fis conduire le lendemain, 7 janvier, sur l'Albaro, coteau qui domine Gênes, et où, parmi les admirables maisons de plaisance des Guistiniani, des Brignole, et celle justement appelée *Il Paradiso*, chefs-d'œuvre d'architecture, ornés de fresques d'élèves de Raphael, avec les plus beaux aspects du monde, se trouve la *Casa Saluzzo* ⁽⁷⁾, d'où l'on jouissait à la fois de la vue de la mer, de la ville et des Apennins, et dont Byron avait préféré le poétique séjour.

La cour était environnée de cyprès taillés en ifs, en corbeilles, en vases, et ces formes artificielles annonçaient du moins que ce n'était pas une maison abandonnée ; car au gazon qui couvrait la terre, aux plantes sauvages qui fleurissaient autour des murs, à la dégradation du bâtiment empreint d'une ancienne splendeur, le palais paraissait :

Solitaire comme son hôte. ⁽⁸⁾
Childe Harold, XXIII, *ch. I.*

Un laquais d'une livrée riche à la fois et sale, et qui faisait les fonctions de chasseur, m'annonça. Lord Byron jouait au billard avec le comte Guiliano ⁽⁹⁾, un de ses amis. Il passa dans une grande salle à côté, qui lui servait de bibliothèque et où les livres étaient rangés en cercle sur une grande table. J'y fus introduit par un jeune homme en costume oriental ⁽¹⁰⁾. La figure de cet Albanais me frappa par sa noblesse et sa beauté. Une grande barbe ombrageait son menton, il pouvait avoir vingt-cinq ans.

Son illustre maître s'avança vers moi avec une expression pleine de bienveillance et de charme. La grâce de ses manières, cette simplicité élégante, apanage du grand monde, plus que de la vie contemplative, dissipent mon embarras.

Je m'étonne d'abord de la petitesse de sa taille, tant nous sommes disposés à prêter des formes héroïques à ceux qui occupent une vaste place dans notre imagination. Il est vêtu de noir, un large pantalon couvre ses pieds, ce qui me rend impossible à distinguer, s'il y en a un de contrefait ; un habit noir étroit, un col de velours de la même couleur, le costume plus que négligé du plus humble poète est celui du noble lord dont le libraire payait chaque vers une guinée ⁽¹¹⁾.

Il est dans la force de l'âge, cependant l'empreinte des passions se laisse voir sur cette figure brune et pâle. Elles ont blanchi avant le temps une partie de ses cheveux d'un châtain foncé, qui tombent en boucles naturelles sur son front large et élevé. Sa bouche un peu grande, garnie de dents blanches et bien rangées, soit par sa construction naturelle, soit comme trace de sa pensée, a peut-être quelque chose de précieux et d'affecté. Je songeai à ce mouvement des lèvres de Conrad ⁽¹²⁾ qui révélait des idées d'orgueil qu'il avait peine à contenir.

Mais une expression vraiment sublime était celle de ses yeux. Tout son génie y étincelait. Je les verrai toute ma vie s'élevant tour à tour et naturellement vers le ciel, où il cherchait une inspiration et le mot pour la rendre, et s'abaissant ensuite avec l'éclat du succès et de la bienveillance.

Était-il étonnant que de divins rayons s'échappassent de son ame au premier rang de ces intelligences humaines qui forment la chaîne entre la terre et le ciel ?

En voyant Byron enfin, on comprenait cette vive séduction qu'il a dû exercer sur les femmes par la noblesse de ses traits, par la beauté idéale et rêveuse de sa physionomie, par ce mélange d'enthousiasme et de moquerie qui le montrait également puissant à exciter et à détruire des émotions, et qui donnait à son caractère un attrait mystérieux.

Avec moi, jeune Français, aimant et cultivant les lettres, je ne saurais dire combien il mit à la fois de grâce, de coquetterie et d'abandon dans ses manières et dans sa conversation. Il semblait chercher à détromper en ma personne mes compatriotes que tant de calomnies de tout genre pouvaient avoir imbu de préventions contre *l'auteur du Vampire* ⁽¹⁴⁾, et dont l'opinion lui était d'un haut prix. « On vous l'a peint, n'est-ce pas, comme un ours, comme un monstre, me disait la personne présente à nos entretiens, vous le voyez, vous l'entendez » ; et je convenais de bien bon cœur qu'il était difficile d'être à la fois plus sublime et plus aimable.

Ai-je besoin de dire que les traits fugitifs d'une conversation s'émeussent et perdent toute leur force dans un froid récit, sans l'à-propos, l'accent, l'expression de l'interlocuteur.

En essayant d'en retracer quelques-uns, je sens bien que je n'offre qu'une ombre de ce qui pour moi était si vif, si animé, si énergique ; mais on cherche et on trouve souvent le caractère des hommes distingués jusque dans leurs mots les plus frivoles.

Je crus devoir m'excuser d'abord de l'indiscrétion de ma démarche ; lord Byron me dit combien il en est reconnaissant et flatté, et me renouvelle en très-bon français ses regrets de ne pas mieux se servir de cette langue. Sur mon observation que j'avais cru le contraire, ou qu'on citait à Paris des bons mots tout français de lui, et lui ayant parlé de celui sur lady Morgan ⁽¹⁵⁾ ; il raconta qu'effectivement, à Venise, le comte Cicognara ⁽¹⁶⁾ lui ayant demandé pourquoi lady Morgan avait fait de lui un portrait si affreux dans un de ses ouvrages, il lui avait répondu par cette plaisanterie : « C'est que je ne lui ai pas donné assez de séances. »

Nous parlâmes de Venise ; c'est là que je pensais qu'il serait retourné après son aventure de Pise.

« Non, me dit-il, je suis venu ici où je suis parfaitement libre, où j'écris ce que je veux. J'ai habité cinq ans Venise ⁽¹⁷⁾, je ne sais trop pourquoi ; comme on reste auprès d'une ancienne maîtresse ; plus par habitude que par sentiment. »

« Vous venez de Paris ; y avez-vous vu Thomas Moore ? » Sur ma réponse affirmative : « Un petit homme », faisant signe de la main qu'il était un peu bossu. « Eh bien ! quelle sensation y a-t-il faite ? » — Pas autant qu'il aurait dû en faire. On l'entendait avec plaisir chanter et accompagner sur sa guitare ses Mélodies irlandaises ; mais ses succès se bornaient à cela. »

BYRON. « C'est qu'il était là. Cependant ses poésies sont admirables. Et vous, quels sont vos écrivains actuels ? »

— Comme publiciste ⁽¹⁸⁾, Benjamin Constant.

BYRON. « Benjamin Constant sans comparaison. Comment vont ses procès, sa jambe ? ⁽¹⁹⁾ Je l'ai vu à Copet [sic] ⁽²⁰⁾, chez Mme de Staël qui m'en a beaucoup parlé, à l'occasion de son roman d'Adolphe. Leur amitié a été orageuse.

Elle était charmante à Copet, Mme de Staël, mais à Londres elle m'a tenu une fois deux heures dans un salon à me faire une morale. Elle avait, en général, le tort de trop s'emparer de la conversation. »

Me parlant de ses démêlés avec l'empereur Napoléon, il me dit qu'il venait de lire O'meara, mais dans la traduction française qu'on dit fort incomplète. « Avez-vous donc une censure de livres à Paris ? n'y a-t-il donc que moi qui sois libre chez le roi de Sardaigne ? »

— Vous devez connaître, Milord, un de nos jeunes poètes qui vous a adressé une épître ⁽²¹⁾ : Lamartine.

BYRON. « Oui, je l'ai lue dans une version italienne, il me traite aussi comme une espèce de monstre, mais poliment. »

— On fait beaucoup de contes sur vous, parce qu'on s'en occupe beaucoup. Walter Scott et vous faites fureur en France.

BYRON. « Et qu'estime-t-on de Scott ? »

— Mais on lit surtout ses romans.

BYRON. « Au reste ils sont excellents. Moi, qui ai été en Écosse, je puis juger de l'exactitude de ses descriptions et de ses caractères. Il m'écrit qu'il va venir en Italie. »

— Nos boulevards sont couverts de son portrait et du vôtre ; mais il m'a paru qu'il ne ressemblait pas à ses ouvrages.

BYRON. « Non quand il est silencieux ; mais quand il parle, sa figure prend de la noblesse et de l'expression. On le devine alors.

Pour moi on m'a envoyé une lithographie qui est censée me représenter, et où l'on me donne un air charmant en me faisant regarder les nuages. Je ne me suis fait peindre cependant que par West ⁽²³⁾, un Américain. »

— Je m'étonnais qu'il n'eût pas fait faire son buste par Canova.

BYRON. « Torwaldson ⁽²⁴⁾ l'a fait, vous le verrez à Rome. Faites-vous cas des tableaux ; moi, je ne sais pourquoi, je n'aime que la sculpture. Mais les arts en général sont bien déçus en Italie ; depuis six ans que j'y suis il n'est venu aucun nom de peintre à mes oreilles. Cela me rappelle que Schlegel, devant qui on faisait l'éloge de Canova, disait : *Et mon buste par Tieck, l'avez-vous vu ? Avez-vous jamais entendu parler de Tieck* ⁽²⁵⁾. »

Je lui racontai ce qui venait d'arriver à M. de Châteaubriand [sic] ⁽²⁶⁾, à qui la reine de Sardaigne s'était ainsi adressée quand il lui fut présenté : *Ne seriez-vous pas parent d'un M. de Châteaubriand qui a écrit QUELQUE CHOSE ?*

BYRON. « J'ai éprouvé, dit-il, un affront aussi piquant en Angleterre, où l'on me vendit un jour un objet enveloppé dans un feuillet de mes ouvrages. Voilà un de vos écrivains supérieurs ? Fait-il encore des Martyrs ? ⁽²⁷⁾ Et Jouy ⁽²⁸⁾, où le placez-vous ? »

— Au premier rang de nos prosateurs et de nos poètes tragiques, avec Raynouard ⁽²⁹⁾, Arnault ⁽³⁰⁾, Casimir Delavigne ⁽³¹⁾, dont vous devez connaître les élégies patriotiques.

BYRON. « Ah ! à la bonne heure, car Lamartine n'est pas carbonaro. N'est-ce pas celui qui a dit dans une pièce sur les Napolitains :

On peut céder au nombre ; oui, mais on meurt : adieu. ⁽³²⁾

C'est très-beau. »

L'éloge du [dithyrambe] de Lebrun sur la mort de Napoléon ⁽³³⁾ succéda à la citation de Delavigne.

BYRON. « On m'a attribué aussi, dit-il, à Paris une ode sur le même sujet. C'est d'autant plus infâme qu'elle est mauvaise. Mais cela m'arrive tous les jours. N'y a-t-il pas un individu qui s'est imaginé de se faire passer pour moi pendant deux mois à Gênes. Apparemment qu'il a trouvé plus avantageux pour lui de prendre mon nom que moi le sien. Pourvu qu'il n'ait pas été chez mon banquier, je lui pardonne le reste. »

— Vous connaissez, dis-je, le plus illustre de nos savans, M. Cuvier ⁽³⁴⁾, car vous le citez dans les notes de Caïn.

BYRON. « Certainement. Tenez, Caïn est celui de mes écrits qui m'a suscité le plus de persécutions en Angleterre et dans ma famille. Je l'ai composé étant ivre. Quand je l'ai relu ensuite, j'ai été étonné moi-même. »

« Depuis ce temps, ajouta le comte Guiliano, vous voyez aussi, en me montrant, deux carafes qui étaient sur la table, que milord ne boit plus que de l'eau. »

« Mes meilleurs amis sont sans cesse, continua Byron, à me reprocher cet ouvrage, celui que vous voyez comme les autres. Aussi je ferai peut-être quelque jour une rétractation pour qu'on me laisse tranquille, ou si je ne la fais pas, on la fera pour moi.

Et M. Cuvier croit-il, ou proteste-t-il contre toutes les religions ? »

— Comment, lui dis-je, n'êtes-vous jamais venu à Paris juger vous-même les choses et les hommes distingués qu'il renferme ?

BYRON. « J'ai passé tout près en 1815 ⁽³⁵⁾ ; mais la Sainte-Alliance y était alors tout entière, et je ne me souciais pas de l'y voir.

Vous allez sans doute à Rome, à Naples, peut-être en Grèce ? »

Alors il me fit un éloge exalté de cette Grèce qu'il avait adoptée pour sa patrie, avant qu'elle ne l'adoptât, et dont le nom, mêlé à une recommandation tristement prophétique, se trouve encore dans les dernières lignes qu'il m'adressa.

Tout ce qu'il y avait en lui d'altier, d'ardent, d'irritable se développa lorsque la conversation amena le sujet de sa récente affaire de Pise. Il me raconta avec le plus grand détail que, revenant de se promener à cheval avec quelques-uns de ses amis, ils avaient été heurtés par un militaire, et qu'ils n'en avaient tiré que des injures pour toute explication. Une lutte s'en suivit, parce que le militaire avait appelé des camarades à son aide ; et me montrant son domestique arabe, qui en ce moment traversait la bibliothèque : « Celui-là prit au collet ce furieux, qui dans la mêlée fut blessé.

Je lui avais offert de me battre avec lui ; mais comme c'était un simple brigadier, l'affaire d'honneur n'eût pas été bien honorable.

Au reste, j'ai rendu compte de tout à notre ministre à Florence, qui m'a approuvé ; et j'ai empêché, avant que l'affaire ne fût éclaircie, qu'aucun de ceux qui en avaient été témoins ne s'absentât. »

« Remarquez, ajouta le comte Guiliano, que Milord a généreusement indemnisé toute la famille du sergent. »

« Je vous prie, faites-moi grâce, ajouta sèchement Byron, de vos éloges. »

« Un des hommes que je désirerais le plus voir, me dit-il, c'est Goëthe [sic] ⁽³⁸⁾. C'est là un génie excentrique. » Et il témoigna une vive admiration pour ses divers ouvrages, dont on croyait qu'il avait fait une profonde étude.

« Nous sommes, dit-il, en relation, sans nous être jamais serré la main ; mais je me propose bien de l'aller chercher quelque jour à Weimar. »

Byron n'était pas exercé à parler le français, et il se servait avec moi de l'italien, qu'il prononçait comme s'il avait été sa langue natale. Le comte Guiliano avait la bonté d'interpréter au commencement les termes que je ne comprenais pas ; mais la vivacité de Byron ne s'accommoda pas long-temps de cette gêne qui refroidissait la conversation ; après avoir traduit lui-même quelques-unes de ses expressions, il ne fit bientôt plus usage que du français avec moi, qui, soit par ses tournures, soit par son accent étranger avait une force et une originalité nouvelles dans sa bouche.

On sentait en l'écoutant que ses poésies étaient le jet d'une pensée choisie et facile, et non l'effort du travail ; enfin, pour m'expliquer, par le caractère de ses principaux ouvrages, Byron, grandiose, dramatique, théâtral, factice, est le type du Corsaire, de Lara, de Childe-Harold ; Byron de tous les jours, de la nature, négligé, est celui de Don Juan.

Nos lecteurs nous saurons gré de joindre une lettre si honorable pour le caractère de l'auteur et qui trouve, ici, naturellement sa place.

Gênes, 12 juillet 1823.

Mon cher Monsieur,

Votre lettre et ce qui l'accompagnait m'ont causé un bien grand plaisir. La gloire et les ouvrages des écrivains qui ont daigné me donner les volumes qui portent leurs noms ne m'étaient pas inconnus, mais il est d'autant plus flatteur de les recevoir des auteurs eux-mêmes. Je vous prie de présenter mes remerciemens à chacun d'eux en particulier, et d'ajouter combien je suis fier de leur bonne opinion, et combien je serai charmé de cultiver leur connaissance si jamais l'occasion m'en était offerte. Les productions de M. Jouy me sont depuis long-temps familières ; qui n'a pas lu et applaudi l'Hermite et Sylla ? ⁽³⁹⁾

Mais je ne peux pas accepter ce qu'il a plu à vos amis d'appeler leur *hommage*, parce qu'il n'y a point de souverain dans la république des lettres, et que s'il y en avait, je n'eus jamais ni les prétentions ni le pouvoir d'un usurpateur. J'ai à vous rendre grâces aussi de m'avoir honoré de vos propres compositions ; je vous croyais trop jeune pour être un auteur, et peut-être trop aimable.

Quant à l'Essai, etc. ⁽⁴⁰⁾, je vous suis très-obligé du présent, quoique je l'eusse déjà vu dernièrement joint à la dernière édition de la traduction. Je n'ai à me plaindre en rien de ce qui m'y concerne personnellement, quoiqu'il s'y trouve naturellement des faits altérés, et plusieurs erreurs dans lesquelles l'auteur a été induit par les relations des autres ; je parle des faits, non pas des critiques. Mais le même auteur a cruellement calomnié mon *père* et mon grand-oncle, mais plus spécialement le premier. Bien loin d'être « brutal », il était, d'après le témoignage de tous ceux qui l'ont connu, extrêmement aimable et d'un caractère enjoué, mais *insouciant* et fort dissipé. Il avait par conséquent la réputation d'un bon officier, et s'était montré tel dans les gardes en Amérique. Les faits eux-mêmes contredisent l'assertion. Ce n'est pas par de la *brutalité* qu'un jeune officier des gardes séduit et enlève une marquise, et épouse deux héritières. Il est vrai que c'était un très-bel homme, ce qui fait beaucoup. Sa première femme (lady [Conyers ⁽⁴¹⁾]) et marquise de Camarthen ne mourut *pas* de chagrin, mais d'une maladie qu'elle gagna pour avoir absolument voulu suivre mon père à la chasse avant qu'elle fût bien remise de ses couches à la naissance de ma sœur Augusta. Sa seconde femme, ma respectable mère, avait, je vous l'assure, un esprit trop fier pour supporter les mauvais traitemens de qui que ce put être, et elle l'aurait bientôt prouvé. Je dois ajouter qu'il demeura long-temps à Paris, et y voyait beaucoup le vieux maréchal de Biron ⁽⁴²⁾, commandant des gardes françaises, qui, d'après la similitude des noms et l'origine normande de notre famille, supposait qu'il pourrait y avoir quelque parenté éloignée entre nous. Il mourut quelques années avant la quarantaine, et quels qu'aient été ses défauts, ils sont tout autres que ceux de dureté et de grossièreté. Si la Notice parvenait en Angleterre, je suis sûr que la partie relative à mon père affligerait ma sœur (la femme du colonel Leigh, attachée à la cour de la feuë reine, *non pas* Caroline, mais Charlotte, femme de Georges III) encore plus que moi, et *elle* ne le mérite pas, car il n'y a pas un être plus angélique sur la terre. Augusta et moi avons toujours chéri la mémoire de notre père autant que nous nous

chérissions l'un l'autre, et c'est au moins une présomption qu'aucune tache de dureté ne la souillait. S'il a dissipé sa fortune c'est *notre* affaire, puisque nous sommes ses héritiers ; mais jusqu'à ce que nous [le] lui reprochions, je ne connais personne qui en ait le droit. Quant à lord Byron, qui tua M. Chatsworth en duel, loin de se retirer *alors* du monde, il fit le tour de l'Europe, eut la place de maître des chiens de la chasse au cerf du roi (*une espèce de grand-veneur*) après cet événement, et ne se retira du monde que lorsque son fils l'offensa en se mariant d'une manière contraire à ses devoirs. Loin de sentir aucun remords pour avoir tué M. Chatsworth, qui était un *spadassin* et un *querelleur*, il conserva toujours *l'épée* dont il s'était servi à cette occasion dans sa chambre à coucher, et elle y était encore *lorsqu'il mourut*.

Une chose assez singulière, c'est qu'étant jeune je m'attachai beaucoup à la petite-nièce ⁽⁴³⁾ et à l'héritière de M. Chatsworth, qui était au même degré de parenté que moi avec lord Byron, et dans un temps l'on supposa que les deux familles s'uniraient. Elle avait deux ans de plus que moi, et nous étions beaucoup ensemble dans notre enfance. Elle épousa un homme d'une ancienne famille et très-respectable, mais son mariage ne fut pas plus heureux que le mien. Sa conduite cependant fut irréprochable, mais leurs caractères ne sympathisaient pas, et ils finirent par se séparer. Je ne l'avais pas vue depuis plusieurs années, et l'occasion se présentant, j'étais sur le point, avec son approbation, de lui faire une visite, quand ma sœur, qui a toujours eu plus d'influence sur moi que personne autre, me persuada de ne le point faire. « Car, dit-elle, si vous y allez, vous reviendrez amoureux, et alors il y aura une scène ; un pas conduira à un autre, et cela fera un éclat, etc., etc. » Je me rendis à ces raisons, et peu après je me mariaï, avec quel succès il est inutile de le dire. — Mme C., quelque temps après sa séparation, devint folle. — Mais depuis elle s'est guérie, et s'est, je crois, réconciliée avec son mari. — Voilà une longue lettre, et principalement sur ma famille, mais c'est la faute de M. P., mon bienveillant biographe. Il peut dire de *moi* tout le bien ou le mal qu'il lui plaira, mais je désire qu'il ne parle pas de mes parens autrement qu'ils ne le méritent. Si vous pouviez trouver une occasion de lui faire, ainsi qu'à M. Nodier, rectifier les faits relatifs à mon père et les publier, vous me rendriez un grand service, car je ne puis supporter d'entendre médire de lui injustement. Il faut que je termine brusquement, car je vous ai occupé trop long-temps. Croyez-moi très honoré de votre estime, et toujours votre obligé et obéissant serviteur.

NOEL BYRON.

P. S. Le dix ou le douze de ce mois ⁽⁴⁴⁾ je m'embarque pour la Grèce. Si je reviens, je passerai par Paris, et serai très-flatté de vous voir ainsi que vos amis ; si je ne reviens pas, conservez-moi un souvenir aussi affectueux que vous le pourrez.

II.

Texte des *Réminiscences* (1865)

XIII

Gènes. — Lord Byron.

Gènes *la superbe*, cette cité reine, aux palais de marbre rangés en avenue, cette fière république dont les comptoirs peuplaient les côtes les plus reculées de la Méditerranée, dont le blason s'écussonnait sur les citadelles de la Corse, dont les vingt mille matelots étaient commandés par les Doria, les Spinola, les Grimaldi, les Fieschi, compte bien des noms illustres dans son histoire. De tous ces héros il ne reste plus que les statues de grandeur naturelle, les unes assises, les autres debout, dans une salle de la douane. Dans cette salle se tenait autrefois la fameuse banque de Saint-Georges, la plus ancienne de l'Europe, à la fois marchande et militaire et qui, par sa nature, rappelle la Compagnie des Indes et la Banque d'Angleterre.

L'éclat de toutes les illustrations de l'ancienne Gènes était effacé pour moi par celle d'un hôte qui séjournait passagèrement près de cette ville et que j'étais plus impatient de connaître que tous les débris de ce magnifique passé. Je veux parler de cet anglais de noblesse et de génie, qui, sans doute, a eu ses écorces et ses scories, à travers lesquelles le meilleur a peine à se faire jour ; mais que sa patrie, sévère souvent à la surface seulement, placera un jour parmi ceux qui l'ont le plus honorée. Elle est incalculable et immense la gloire qu'il a jetée sur elle.

Lord Byron avait habité *Ravenne* pendant deux années ; il avait établi sa demeure à côté de la tombe du *Dante*, dont les cendres aussi eurent à y être protégées contre la haine des Florentins et l'excommunication des papes ^(A). Il aimait Ravenne presque autant que la Grèce, il en trouvait le climat délicieux, la haute société plus civilisée et plus libérale que partout ailleurs, et loin du flot des étrangers, il prétendait n'avoir jamais été fatigué de ses promenades à cheval dans l'antique forêt de sapins chantée par *Dante le divin*, et *Jean Boccace*. On cite de lui mille traits d'une noble générosité ; bien des familles lui ont dû leur salut et leur fortune. Son nom y est associé à celui du grand *Alighieri*. Son arrivée y fut une fête, son départ un deuil. C'est là qu'il a composé *les prophéties du Dante*, à la prière de la comtesse Guiccioli, au palais de laquelle il était logé et qui fut sa *Béatrice*. *Marino Faliero*, le cinquième chant de *Don Juan*, *Sardanapale*, *les deux Foscari*, *Caïn*, *Ciel et terre* et le *Jugement dernier* ⁽¹⁾, furent aussi écrits « à ce lieu de vrai renom, de la mer Adriatique, où le tombeau sacré du plus grand génie de l'Italie lui a fourni les plus belles inspirations, ainsi que le prouvent ses vers ^(B). »

Il était parti pour Pise à la fin d'octobre 1821 ⁽²⁾, et j'avoue qu'en passant dans cette ville, je m'informai, et je ne suis pas le seul, du palais où il avait résidé, quoique peu de temps, comme si désormais chacun de ses pas eût laissé une empreinte propre à révéler un des secrets de ses œuvres immortelles. Son court séjour y fut troublé par une querelle avec un sergent-major ⁽³⁾ qui fut blessé par son cocher. Le tracas que cela lui donna et même l'instruction judiciaire qui en fut la suite, lui firent abandonner la Toscane pour le Piémont.

J'avais apporté pour lui une lettre de la comtesse Albrizzi, qui avait été dans d'amicales relations avec lui, à Venise ; mais ayant appris de divers côtés combien il redoutait l'importunité des curieux, et, que la pression des plus hautes recommandations échouait souvent devant sa commode indépendance ou son orgueil peut-être calculé, je dressai autrement mes batteries et lui écrivis à peu près en ces termes :

Milord, un Français, qui n'a d'autre titre pour être reçu de vous qu'une admiration bien sincère et bien profonde, titre partagé par tant de monde, ose cependant espérer que, touché de son désir de vous voir et sans autre protection pour obtenir cet honneur, vous voudrez bien lui permettre de vous présenter ses hommages. Ce serait pour lui une des plus belles pages de son voyage en Italie.

Mon domestique porta la lettre. La réponse ne fut pas immédiate. Lord Byron fit, à ce qu'il paraît, prendre des renseignements à mon hôtel, et le lendemain je reçus de sa main, en italien, la lettre suivante :

Signore,

Mi sera grato conoscervi ma mi rincresce dissi che non avendo l'ecercisio per parlare la sua lingua ne per scriverla forse non potro sentire tutto il vantaggio della suo conversazione ne appogarli in hiun modo colla mia. Contutto cio se non li pesa questa mia dichiarazione, io saro sempre contento di recevoir la sua visita domani circa le ore due pomeridiane. È co piu ilti sinceri sentimenti di stima ha thonore di dirmi

NOEL BYRON.

*À Monsieur
Monsieur J. J. Coulmann,
hôtel de la Croix-de-Malte, à Genova.*

J'ai donné dans une brochure, à qui son titre a valu plusieurs éditions, le récit de ma visite au bien séduisant grand homme. Je la reproduis ici, bien que toutes les circonstances qu'elle contient, soient encore, après quarante ans, présentes à mon esprit, comme le premier jour ; mais mon récit d'alors, qui a obtenu la consécration des suffrages de personnes, qui ont le plus connu et aimé lord Byron, m'a paru digne d'être conservé, parce que dans sa plus scrupuleuse exactitude, il rend, avec toute leur vivacité, les impressions produites sur le pieux enthousiasme de ma jeunesse, par les contacts du génie et de la gloire.

UNE VISITE À BYRON À GÈNES

SUIVIE D'UNE LETTRE DU NOBLE LORD SUR L'ESSAI, SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,
DE M. A P.

Tout ce qui se rattache à un grand homme [est] du domaine de l'histoire. L'ardente investigation de ses contemporains et de la postérité s'empare des plus légers faits, des moindres observations qui le concernent. Elle donne au récit de sa vie cette individualité, cet intérêt, souvent cette humble conformité avec nous, qui nous captivent et qui nous charment. C'est ainsi que nous sommes admis en quelque sorte dans ces sanctuaires du génie, que nous ne connaissons que par les clartés qui en émanaient. Nous aimons à contempler face à face ces demi-dieux, dépouillés du prestige de la distance et de la représentation. Nous cherchons avidement si leurs actions sont en harmonie avec leur langage, si leur existence journalière et commune répond à la manifestation publique de leurs sentiments et de leurs pensées.

Trop souvent, hélas ! cet examen nous coûte des illusions, ces êtres privilégiés subissent le niveau de l'humanité ; ils ne s'élèvent au-dessus d'elle que pour retomber quelquefois plus bas par des imperfections plus éclatantes. Le sort habituel est peu en rapport avec la supériorité de l'âme et de l'esprit ; elle inspire des besoins étrangers et nouveaux, qui, brisant les liens qui nous enchaînent, détruisent les plus fortes garanties de la vertu et du bonheur, et ramènent ainsi au-dessous de la médiocrité.

Nul de notre temps n'appelle plus sur sa personne cette curiosité mêlée de respect, que lord Byron, récemment enlevé à l'admiration du monde. Son talent élevé et original alliant la gâité de l'esprit et la mélancolie du cœur, l'ironie et l'enthousiasme, la force et la grâce, la hauteur de la pensée et le pittoresque de l'expression ; son caractère plein à la fois de mépris pour l'humanité, de grandeur et de dévouement pour elle ; cette existence, errante, mystérieuse, solitaire, après les succès les plus brillants dans la société ; enfin cette satiété éloquente après avoir joui de l'essence de toutes choses, des avantages de la naissance, de la fortune, des plaisirs, de la gloire ; tout inspire le désir de connaître un homme qui a joint depuis l'immortalité d'une action héroïque à l'immortalité de ses écrits.

C'est pénétré de tant de vifs désirs de voir le premier poète de l'Angleterre et de l'époque, que j'entrepris au commencement de 1823 un voyage en Italie, où j'allais chercher quelques distractions à une perte récente et cruelle ⁽⁴⁾, me rappelant les strophes de ce chantre de la douleur et de l'abandon :

Oh Rome ! my country ! city of the soul !
 The orphans of the heart must turn to thee,
 Lone mother of dead empires !.....
 Come and see
 The cypress, hear the owl and plod your way
 O'er steps of broken thrones and temples etc. ⁽⁵⁾

« Que ceux dont le cœur est orphelin viennent te contempler, Rome ! patrie de mon choix, cité de l'âme, mère délaissée des empires détruits.... Venez voir ces cyprès, venez entendre ces hiboux, venez fouler sous vos pas les débris des trônes et des temples etc. »

Autant je souhaitais d'approcher lord Byron, autant je craignais de ne pouvoir être admis en sa présence. Je savais qu'il avait refusé de recevoir les étrangers qui lui étaient adressés, même par ses plus intimes amis ; je m'étais muni en conséquence de lettres pour les personnes qu'il fréquentait habituellement à Venise, dans l'espoir de le rencontrer chez elles ; je sus à Turin qu'il habitait depuis quelques mois les environs de Gènes.

Cette ville n'était pas sur mon itinéraire ; cependant, malgré les rigueurs de l'hiver et les périls d'une route inachevée à travers les Apennins, je me décidai à m'y rendre, bien plus impatient encore de [contempler] l'homme extraordinaire qui s'y était retiré que toutes les merveilles des arts qui décorent le malheur de cette seconde reine détrônée de la Méditerranée.

Ces palais de marbre déserts, cette grandeur éclipsée, ce théâtre vide et silencieux de tant de scènes variées et brillantes, la léthargie et la misère du despotisme après la vie et la prospérité républicaines ; l'asile des lettres enfin, occupé par les soldats du roi de Sardaigne, parce que leurs disciples s'étaient prononcés pour les lois dans une tentative d'indépendance malheureuse ⁽⁶⁾ ; tous ces contrastes me semblèrent faits pour plaire à ce peintre de la nature, à cet historien du cœur humain, dont les altières productions révèlent tant de grandes et profondes méditations.

Comme Gènes, lord Byron avait été aux prises avec le sort et les hommes ; la nature l'avait aussi paré de tous ses dons, la civilisation de tous ses enchantements ; et comme elle, son orageuse destinée le laissait jeune encore, triste, fier, aimable et seul.

J'écrivis simplement à lord Byron qu'un seul Français, qui n'avait d'autres droits à être admis près de lui que son admiration pour son génie, s'estimerait heureux s'il daignait le recevoir.

J'attendis avec une sorte d'anxiété le retour de mon messager ; j'avais peu d'espoir de voir agréer ma demande ; je me représentais de combien de curieux Childe Harold devait être importuné avec des droits bien plus fondés et moins généraux que les miens ; je rêvais à quelque moyen nouveau, piquant, dramatique, analogue à sa capricieuse sauvagerie, ou à celle de ses héros, pour atteindre mon but, avec une espérance intérieure néanmoins, fondée sur la simplicité de ma demande, sur le dénuement même où je me représentais de toute voie d'introduction, et qui devait tenter sa générosité hautaine. Je ne me trompais pas. On me rapporta avec un grand cachet revêtu des armes et cette devise : *crede Biron*, une lettre en italien ainsi conçue :

Monsieur, il me sera bien agréable de faire votre connaissance, mais je regrette infiniment de vous dire que, n'ayant pas l'habitude du français, pour le parler ou l'écrire, je ne pourrai pas profiter de tous les avantages de votre conversation, ni y répondre en cette langue par la mienne. Si malgré cela, ma déclaration ne vous effraie pas, je serai charmé de recevoir votre visite demain sur les deux heures. Recevez les sentiments d'estime que vous m'inspirez, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

NOEL BYRON,
 pair d'Angleterre.

Je fus exact au rendez-vous. Plein d'émotions diverses, je me fis conduire le lendemain, 7 janvier, sur l'Albaro, coteau qui domine Gènes, et où, parmi les admirables maisons de plaisance de Giustiniani, des Brignole, et celle justement appelée *Il Paradiso*, chef-d'œuvre d'architecture, ornés de fresques d'élèves de Raphaël, avec les plus beaux aspects du monde, se trouve la *Casa Saluzzo* ⁽⁷⁾, d'où l'on jouissait à la fois de la vue de la mer, de la ville et des Apennins, et dont Byron avait préféré le poétique séjour.

La cour était environnée de cyprès taillés en ifs, en corbeilles, en vases, et ces formes artificielles annonçaient du moins que ce n'était pas une maison abandonnée ; car au gazon qui couvrait la terre, aux plantes sauvages qui fleurissaient autour des murs, à la dégradation du bâtiment empreint d'une ancienne splendeur, le palais paraissait :

Solitaire comme son hôte. ⁽⁸⁾

But non, as is a thing unblest by man,

Thy fairy darning is as lone as thou !

Childe Harold, XXIII, ch. i.

Un laquais d'une livrée riche à la fois et sale, et qui faisait les fonctions de chasseur, m'annonça. Lord Byron jouait au billard avec le comte Giuliano ⁽⁹⁾, un de ses amis. Il passa dans une grande salle à côté, qui lui servait de bibliothèque et où les livres étaient rangés en cercle sur une grande table. J'y fus introduit par un jeune homme en costume oriental ⁽¹⁰⁾. La figure de cet Albanais me frappa par sa noblesse et sa beauté. Une grande barbe ombrageait son menton, il pouvait avoir vingt-cinq ans.

Son illustre maître s'avança vers moi avec une expression pleine de bienveillance et de charme. La grâce de ses manières, cette simplicité élégante, apanage du grand monde, plus que de la vie contemplative, dissipent mon embarras.

Je m'étonne d'abord de la petitesse de sa taille, tant nous sommes disposés à prêter des formes héroïques à ceux qui occupent une vaste place dans notre imagination. Il est vêtu de noir, un large pantalon couvre ses pieds, ce qui me rend impossible à distinguer s'il y en a un de contrefait ; un habit noir étroit, un col de velours de la même couleur, le costume plus que négligé du plus humble poète est celui du noble lord dont le libraire payait chaque vers une guinée ⁽¹¹⁾.

Il est dans la force de l'âge, cependant l'empreinte des passions se laisse voir sur cette figure brune et pâle. Elles ont blanchi avant le temps une partie de ses cheveux d'un châtain foncé, qui tombent en boucles naturelles sur son front large et élevé. Sa bouche un peu grande, garnie de dents blanches et bien rangées, soit par sa construction naturelle, soit comme trace de sa pensée, a peut-être quelque chose de précieux et d'affecté. Je songeai à ce mouvement des lèvres de Conrad ⁽¹²⁾ qui révélait des idées d'orgueil qu'il avait peine à contenir.

And oft perforce his rising cip reveals

The haughtier thought it curbs, but scarce conceals.

Mais une expression vraiment sublime était celle de ses yeux. Tout son génie y étincelait. Je les verrai toute ma vie s'élevant tour à tour et naturellement vers le ciel, où il cherchait une inspiration et le mot pour la rendre, et s'abaissant ensuite avec l'éclat du succès et de la bienveillance.

Était-il étonnant que de divins rayons s'échappassent de son âme au premier rang de ces intelligences humaines qui forment la chaîne entre la terre et le ciel ?

En voyant Byron enfin, on comprenait cette vive séduction qu'il a dû exercer sur les femmes par la noblesse de ses traits, par la beauté idéale et rêveuse de sa physionomie, par ce mélange d'enthousiasme et de moquerie qui le montrait également puissant à exciter et à détruire des émotions, et qui donnait à son caractère un attrait mystérieux. Ne s'armait-elle pas d'ailleurs de la gloire qui l'environnait, de cette sensibilité profonde qui seule avait pu lui faire trouver et peindre pour chaque passion ce qu'elle a de plus intime et de plus vrai, et lui donnait pour me servir d'une expression de Mme de Staël, *une vue si perçante dans le malheur* ? ⁽¹³⁾

Avec moi, jeune Français, aimant et cultivant les lettres, je ne saurais dire combien il mit, à la fois, de grâce, de coquetterie et d'abandon dans ses manières et dans sa conversation. Il semblait chercher à détromper en ma personne mes compatriotes que tant de calomnies de tout genre pouvaient avoir imbus de préventions contre *l'auteur du Vampire* ⁽¹⁴⁾, et dont l'opinion lui était d'un haut prix. « On vous l'a peint, n'est-ce pas, comme un ours, comme un monstre, me disait la personne présente à nos entretiens, vous le voyez, vous l'entendez » ; et je convenais de bien bon cœur qu'il était difficile d'être à la fois plus sublime et plus aimable.

Ai-je besoin de dire que les traits fugitifs d'une conversation s'émoussent et perdent toute leur force dans un froid récit, sans l'à-propos, l'accent, l'expression de l'interlocuteur ?

En essayant d'en retracer quelques-uns, je sens bien que je n'offre qu'une ombre de ce qui pour moi était si vif, si animé, si énergique ; mais on cherche et on trouve souvent le caractère des hommes distingués jusque dans leurs mots les plus frivoles.

Je crus devoir m'excuser d'abord de l'indiscrétion de ma démarche ; lord Byron me dit combien il en est reconnaissant et flatté, et me renouvelle en très-bon français ses regrets de ne pas mieux se servir de cette langue. Sur mon observation que j'avais cru le contraire, ou qu'on citait à Paris des bons mots tout français de lui, et lui ayant parlé de celui sur lady Morgan⁽¹⁵⁾, il raconta qu'effectivement, à Venise, le comte Cicognara⁽¹⁶⁾ lui ayant demandé pourquoi lady Morgan avait fait de lui un portrait si affreux dans un de ses ouvrages, il lui avait répondu par cette plaisanterie : « C'est que je ne lui ai pas donné assez de séances. »

Nous parlâmes de Venise ; c'est là que je pensais qu'il serait retourné après son aventure de Pise.

« Non, me dit-il, je suis venu ici où je suis parfaitement libre, où j'écris ce que je veux. J'ai habité cinq ans Venise⁽¹⁷⁾, je ne sais trop pourquoi, comme on reste auprès d'une ancienne maîtresse ; plus par habitude que par sentiment. »

« Vous venez de Paris ; y avez-vous vu Thomas Moore ? » Sur ma réponse affirmative : « Un petit homme », faisant signe de la main qu'il était un peu bossu. « Eh bien ! quelle sensation y a-t-il faite ? » — Pas autant qu'il aurait dû en faire. On l'entendait avec plaisir chanter et accompagner sur sa guitare ses Mélodies irlandaises ; mais ses succès se bornaient à cela.

BYRON. « C'est qu'il était là. Cependant ses poésies sont admirables. Et vous, quels sont vos écrivains actuels ! [sic] »

— Comme publiciste⁽¹⁸⁾, Benjamin Constant.

BYRON. « Benjamin Constant sans comparaison. Comment vont ses procès, sa jambe ?⁽¹⁹⁾ Je l'ai vu à Coppet⁽²⁰⁾, chez Mme de Staël, qui m'en a beaucoup parlé à l'occasion de son roman d'Adolphe. Leur amitié a été orageuse.

Elle était charmante à Coppet, Mme de Staël, mais à Londres elle m'a tenu une fois deux heures dans un salon à me faire une morale. Elle avait, en général, le tort de trop s'emparer de la conversation. »

Me parlant des démêlés qu'elle eut avec l'Empereur Napoléon, il me dit qu'il venait de lire O'Meara⁽²¹⁾, mais dans la traduction française qu'on dit fort incomplète. « Avez-vous donc une censure de livres à Paris ? n'y a-t-il donc que moi qui sois libre chez le roi de Sardaigne ? »

— Vous devez connaître, Milord, un de nos jeunes poètes qui vous a adressé une épître⁽²²⁾ : Lamartine.

BYRON. « Oui, je l'ai lue dans une version italienne, il me traite aussi comme une espèce de monstre, mais poliment. »

— On fait beaucoup de contes sur vous, parce qu'on s'en occupe beaucoup. Walter Scott et vous faites fureur en France.

BYRON. « Et qu'estime-t-on de Scott ? »

— Mais on lit surtout ses romans.

BYRON. « Au reste ils sont excellents. Moi, qui [ai] été en Écosse, je puis juger de l'exactitude de ses descriptions et de ses caractères. Il m'a écrit qu'il va venir en Italie. »

— Nos boulevards sont couverts de son portrait et du vôtre, mais il m'a paru qu'il ne ressemblait pas à ses ouvrages.

BYRON. « Non, quand il est silencieux ; mais quand il parle, sa figure prend de la noblesse et de l'expression. On le devine alors.

Pour moi on m'a envoyé une lithographie qui est censée me représenter, et où l'on me donne un air charmant en me faisant regarder les nuages. Je ne me suis fait peindre cependant que par West⁽²³⁾, un Américain. »

Je m'étonnais qu'il n'eût pas fait faire son buste par Canova.

BYRON. « Torwaldson⁽²⁴⁾ l'a fait, vous le verrez à Rome. Faites-vous cas des tableaux ? Moi, je ne sais pourquoi, je n'aime que la sculpture. Mais les arts en général sont bien déchus en Italie ; depuis six ans que j'y suis il n'est venu aucun nom de peintre à mes oreilles. Cela me rappelle que Schlegel, devant qui on faisait l'éloge de Canova, disait : *Et mon buste par Tieck, l'avez-vous vu ? Avez-vous jamais entendu parler de Tieck*⁽²⁵⁾. »

Je lui racontai ce qui venait d'arriver à M. de Chateaubriand⁽²⁶⁾, à qui la reine de Sardaigne s'était ainsi adressée quand il lui fut présenté : *Ne seriez-vous pas parent d'un M. de Chateaubriand qui a écrit QUELQUE CHOSE ?*

BYRON. « J'ai éprouvé, dit-il, un affront aussi piquant en Angleterre, où l'on me vendit un jour un objet enveloppé dans un feuillet de mes ouvrages. Voilà un de vos écrivains supérieurs. Fait-il encore des Martyrs⁽²⁷⁾ ? Et Jouy⁽²⁸⁾, où le placez-vous ? »

— Au premier rang de nos prosateurs et de nos poètes tragiques, avec Raynouard ⁽²⁹⁾, Arnault ⁽³⁰⁾, Casimir Delavigne ⁽³¹⁾, dont vous devez connaître les élégies patriotiques.

BYRON. « Ah ! à la bonne heure, car Lamartine n'est pas carbonaro. N'est-ce pas celui qui a dit dans une pièce sur les Napolitains :

On peut céder au nombre ; oui, mais on meurt : adieu. ⁽³²⁾

C'est très-beau. »

L'éloge du dithyrambe de Lebrun sur la mort de Napoléon ⁽³³⁾ succéda à la citation de Delavigne.

BYRON. « On m'a attribué aussi, dit-il, à Paris une ode sur le même sujet. C'est d'autant plus infâme qu'elle est mauvaise. Mais cela m'arrive tous les jours. N'y a-t-il pas un individu qui s'est imaginé de se faire passer pour moi pendant deux mois à Gènes ! Apparemment qu'il a trouvé plus avantageux pour lui de prendre mon nom que moi le sien. Pourvu qu'il n'ait pas été chez mon banquier, je lui pardonne le reste. »

— Vous connaissez, dis-je, le plus illustre de nos savants, M. Cuvier, car vous le citez dans les notes de Caïn ⁽³⁴⁾.

BYRON. « Certainement. Tenez, Caïn est celui de mes écrits qui m'a suscité le plus de persécutions en Angleterre et dans ma famille. Je l'ai composé étant ivre. Quand je l'ai relu ensuite, j'ai été étonné moi-même.

« Depuis ce temps, ajouta le comte Giuliano, vous voyez aussi, en me montrant deux carafes qui étaient sur la table, que milord ne boit plus que de l'eau. »

« Mes meilleurs amis sont sans cesse, continua Byron, à me reprocher cet ouvrage, celui que vous voyez comme les autres. Aussi je ferai peut-être quelque jour une rétractation pour qu'on me laisse tranquille, ou si je ne la fais pas, on la fera pour moi.

Et M. Cuvier croit-il, ou *proteste-t-il* contre toutes les religions ? »

— Comment, lui dis-je, n'êtes-vous jamais venu à Paris juger vous-même les choses et les hommes distingués qu'il renferme ?

BYRON. « J'ai passé tout près en 1815 ⁽³⁵⁾ ; mais la Sainte-Alliance y était alors tout entière, et je ne me souciais pas de l'y voir.

Vous allez sans doute à Rome, à Naples, peut-être en Grèce ? »

Alors il me fit un éloge exalté de cette Grèce qu'il avait adoptée pour sa patrie, avant qu'elle l'adoptât, et dont le nom, mêlé à une recommandation tristement prophétique, se trouve encore dans les dernières lignes qu'il m'adressa.

« Pour Naples, me dit-il, je n'y ai jamais été, et la dernière conduite des Napolitains me dégoûte tout à fait de les visiter.

« Votre gouvernement sera-t-il assez fou pour faire la guerre à l'Espagne ? Je l'ai parcourue ; elle était alors bien triste et bien malheureuse sous son roi, que j'ai vu, et Louis XVIII voudrait rendre le pouvoir absolu à ce Ferdinand ⁽³⁶⁾, qui incendiait Valençay par ses feux de joie en l'honneur de Napoléon, dont on recommencerait ainsi la plus grossière faute. »

Après avoir exprimé son opinion sur le roi de France, il me demanda si j'avais vu en Angleterre George IV, de l'amabilité duquel il fit un grand éloge ; et s'animant de ses souvenirs de Londres, il passa en revue les maisons où l'on recevait les étrangers, et paraissait prendre un vif intérêt à la manière dont un Français pouvait en juger la société. Il y avait dans ses interrogatoires quelque chose de personnel et de passionné, qui prouvait combien ces coteries, qu'il poursuivait de ses sanglantes épigrammes et de ses dédains, l'occupaient dans son volontaire exil.

Mais tout ce qu'il y avait en lui d'altier, d'ardent, d'irritable, se développa lorsque la conversation amena le sujet de la récente affaire de Pise. Il me raconta avec le plus grand détail que, revenant de se promener à cheval avec quelques-uns de ses amis, ils avaient été heurtés par un militaire, et qu'ils n'en avaient tiré que des injures pour toute explication. Une lutte s'ensuivit, parce que le militaire avait appelé des camarades à son aide ; et me montrant son domestique arabe, qui en ce moment traversait la bibliothèque. « Celui-là prit au collet ce furieux, qui dans la mêlée fut blessé.

Je lui avais offert de me battre avec lui ; mais comme c'était un simple brigadier, l'affaire d'honneur n'eût pas été bien honorable.

Au reste, j'ai rendu compte de tout à notre ministre à Florence, qui m'a approuvé ; et j'ai empêché, avant que l'affaire fût éclaircie, qu'aucun de ceux qui en avaient été témoins ne s'absentât. »

« Remarquez, ajouta le comte Giuliano, que Milord a généreusement indemnisé toute la famille du sergent. »

« Je vous prie, faites-moi grâce, ajouta sèchement Byron, de vos éloges. »

On venait d'exposer à Paris le tombeau égyptien de Belzoni ⁽³⁷⁾, il devint le sujet de la conversation. Byron me demanda si j'avais vu ce voyageur. Je lui répondis qu'oui, et que j'avais été frappé de sa force corporelle et de sa taille.

« Vous ne sauriez croire, me dit-il, combien elles lui avaient donné d'autorité en Égypte. Mais ce qui est plus extraordinaire encore, c'est la multitude des intrigues qu'il y avait établies. »

En cherchant le voyage de Belzoni, il me fit voir au frontispice son portrait gravé, mais dont le costume musulman, observa-t-il, changeait beaucoup la ressemblance. Il regretta, qu'avec tant de moyens de pénétrer la vérité, Belzoni ne se piquât pas plus de la dire.

« Un des hommes que je désirerais le plus voir, me dit-il, c'est Goethe ⁽³⁸⁾. C'est là un génie excentrique. » Et il témoigna une vive admiration pour ses divers ouvrages, dont on croyait qu'il avait fait une profonde étude.

« Nous sommes, dit-il, en relation, sans nous être jamais serré la main ; mais je me propose bien de l'aller chercher quelque jour à Weimar. »

Voilà en grande partie, et autant que ma mémoire peut me les rappeler, les opinions et les jugements qu'émit Byron dans les trop rapides moments que je passai près de lui. Je l'ai dit : c'est lui qui donnait du prix à ces riens, qui, détachés, peuvent n'avoir que peu d'intérêt, mais qui dans leur ensemble, avec la grâce qu'il y mettait, avec tous les soins d'une hospitalité charmante, en avaient un extrême. Certes, il n'est pas de grand homme qui ne perdît au fidèle tableau de sa conversation familière ; il n'en est peut-être pas cependant qui, aussi bien que celle de Byron, répondît à l'attente qu'elle faisait naître.

Il n'était pas exercé à parler le français, et il se servait avec moi de l'italien, qu'il prononçait comme s'il avait été sa langue natale. Le comte Giuliano avait la bonté d'interpréter au commencement les termes que je ne comprenais pas ; mais la vivacité de Byron ne s'accommoda pas longtemps de cette gêne qui refroidissait la conversation ; après avoir traduit lui-même quelques-unes de ses expressions, il ne fit bientôt plus usage avec moi que du français, qui, soit par ses tournures, soit par son accent étranger, avait une force et une originalité nouvelles dans sa bouche.

On sentait en l'écoutant que ses poésies étaient le jet d'une pensée choisie et facile, et non l'effort du travail ; enfin, pour m'expliquer, par le caractère de ses principaux ouvrages, Byron, grandiose, dramatique, théâtral, factice, est le type du Corsaire, de Lara, de Childe-Harold ; Byron de tous les jours, de la nature, négligé, est celui de Don Juan.

Il a les [sentiments] héroïques de tous quand il dévoue sa fortune, sa vie, sa gloire à la cause immortelle de l'humanité, de la civilisation, de la liberté, dont le berceau devint sa tombe. Les cendres seules de Tyrtée, d'Euripide et d'Homère étaient-elles dignes de se mêler à ses cendres ?

Gènes, 12 juillet 1823.

Mon cher Monsieur,

Votre lettre et ce qui l'accompagnait m'ont causé un bien grand plaisir. La gloire et les ouvrages des écrivains qui ont daigné me donner les volumes qui portent leurs noms ne m'étaient pas inconnus, mais il est d'autant plus flatteur de les recevoir des auteurs eux-mêmes. Je vous prie de présenter mes remerciements à chacun d'eux en particulier, et d'ajouter combien je suis fier de leur bonne opinion, et combien je serai charmé de cultiver leur connaissance si jamais l'occasion m'en était offerte. Les productions de M. Jouy me sont depuis longtemps familières ; qui n'a pas lu et applaudi l'Hermite et Sylla ? ⁽³⁹⁾

Mais je ne peux pas accepter ce qu'il a plu à vos amis d'appeler leur *hommage*, parce qu'il n'y a point de souverain dans la république des lettres, et que s'il y en avait, je n'eus jamais ni les prétentions ni le pouvoir d'un usurpateur. J'ai à vous rendre grâce aussi de m'avoir honoré de vos propres compositions ; je vous croyais trop jeune pour être un auteur, et peut-être trop aimable.

Quant à l'Essai, etc. ⁽⁴⁰⁾, je vous suis très-obligé du présent, quoique je l'eusse déjà vu dernièrement joint à la dernière édition de la traduction. Je n'ai à me plaindre en rien de ce qui m'y concerne personnellement, quoiqu'il s'y trouve naturellement des faits altérés, et plusieurs erreurs dans lesquelles l'auteur a été induit par les relations des autres ; je parle des faits, non pas des critiques. Mais le même auteur a cruellement calomnié mon *père* et mon grand-oncle, mais plus spécialement le premier. Bien loin d'être « brutal », il était, d'après le témoignage de

tous ceux qui l'ont connu, extrêmement aimable et d'un caractère enjoué, mais *insouciant* et fort dissipé. Il avait par conséquent la réputation d'un bon officier, et s'était montré tel dans les gardes en Amérique. Les faits eux-mêmes contredisent l'assertion. Ce n'est pas par de la *brutalité* qu'un jeune officier des gardes séduit et enlève une marquise, et épouse deux héritières. Il est vrai que c'était un très-bel homme, ce qui fait beaucoup. Sa première femme (lady Conyers ⁽⁴¹⁾ et marquise de Camartheu) ne mourut *pas* de chagrin, mais d'une maladie qu'elle gagna pour avoir absolument voulu suivre mon père à la chasse avant qu'elle fût bien remise de ses couches à la naissance de ma sœur Augusta. Sa seconde femme, ma respectable mère, avait, je vous l'assure, un esprit trop fier pour supporter les mauvais traitements de qui que ce pût être, et elle l'aurait bien prouvé. Je dois ajouter qu'il demeura longtemps à Paris, et y voyait beaucoup le vieux maréchal de Biron ⁽⁴²⁾, commandant des gardes françaises, qui, d'après la similitude des noms et l'origine normande de notre famille, supposait qu'il pourrait y avoir quelque parenté éloignée entre nous. Il mourut quelques années avant la quarantaine, et quels qu'aient été ses défauts, ils sont tout autres que ceux de dureté et de grossièreté. Si la Notice parvenait en Angleterre, je suis sûr que la partie relative à mon père affligerait ma sœur (la femme du colonel Leigh, attachée à la cour de la feuë reine, *non pas* Caroline, mais Charlotte, temme de George III) encore plus que moi, et *elle* ne le mérite pas, car il n'y a pas un être plus angélique sur la terre. Augusta et moi avons toujours chéri la mémoire de notre père autant que nous nous chérissions l'un l'autre, et c'est au moins une présomption qu'aucune tache de dureté ne la souillait. S'il a dissipé sa fortune c'est *notre* affaire, puisque nous sommes ses héritiers ; mais jusqu'à ce que nous le lui reprochions, je ne connais personne qui en ait le droit. Quant à lord Byron, qui tua M. Chatsworth en duel, loin de se retirer *alors* du monde, il fit le tour de l'Europe, eut la place de maître des chiens de la chasse au cerf du roi (*une espèce de grand-veneur*) après cet événement, et ne se retira du monde que lorsque son fils l'offensa en se mariant d'une manière contraire à ses devoirs. Loin de sentir aucun remords pour avoir tué M. Chatsworth, qui était un *spadassin* et un *querelleur*, il conserva toujours *l'épée* dont il s'était servi à cette occasion, dans sa chambre à coucher, et elle y était encore *lorsqu'il mourut*.

Une chose assez singulière, c'est qu'étant jeune je m'attachai beaucoup à la petite-nièce ⁽⁴³⁾ et à l'héritière de M. Chatsworth, qui était au même degré de parenté que moi avec lord Byron, et dans un temps l'on supposa que les deux familles s'uniraient. Elle avait deux ans de plus que moi, et nous étions beaucoup ensemble dans notre enfance. Elle épousa un homme d'une ancienne famille et très-respectable, mais son mariage ne fut pas plus heureux que le mien. Sa conduite cependant fut irréprochable, mais leurs caractères ne sympathisaient pas, et ils finirent par se séparer. Je ne l'avais pas vue depuis plusieurs années, et l'occasion se présentant, j'étais sur le point, avec son approbation, de lui faire une visite, quand ma sœur, qui a toujours eu plus d'influence sur moi que personne autre, me persuada de ne le point faire. « Car, dit-elle, si vous y allez, vous reviendrez amoureux, et alors il y aura une scène ; un pas conduira à un autre, et cela fera un éclat etc. etc. » Je me rendis à ces raisons, et peu après je me mariaï, avec quel succès il est inutile de le dire. — Mme C., quelque temps après sa séparation, devint folle. — Mais depuis elle s'est guérie, et s'est, je crois, réconciliée avec son mari. — Voilà une longue lettre, et principalement sur ma famille, mais c'est la faute de M. P., mon bienveillant biographe. Il peut dire de *moi* tout le bien ou le mal qu'il lui plaira, mais je désire qu'il ne parle pas de mes parents autrement qu'ils ne le méritent. Si vous pouviez trouver une occasion de lui faire, ainsi qu'à M. Nodier, rectifier les faits relatifs à mon père et les publier, vous me rendriez un grand service, car je ne puis supporter d'entendre médire de lui injustement. Il faut que je termine brusquement, car je vous ai occupé trop longtemps. Croyez-moi très-honoré de votre estime, et toujours votre obligé et obéissant serviteur.

NOEL BYRON.

P. S. Le 10 ou le 12 de ce mois ⁽⁴⁴⁾ je m'embarque pour [la] Grèce. Si je reviens, je passerai par Paris, et serai très-flatté de vous voir ainsi que vos amis ; si je ne reviens pas, conservez-moi un souvenir aussi affectueux que vous le pourrez.

Il semblerait que cette grande figure, soumise depuis quarante ans au jugement de l'impartiale histoire, eût dû recevoir sur son piédestal, toutes les clartés, environnée qu'elle a été de l'examen de tant de contemporains célèbres : à mon sens il n'en est rien.

Involontairement : je ne parle pas des envieux et des rivaux comme Châteaubriand [sic], qui, dans son immense *Moi* ne se reconnaît guère d'égal que Napoléon, tous ceux qui ont cherché à faire le portrait de Byron lui ont prêté les traits de ses héros imaginaires. Il leur a toujours semblé qu'en peignant Manfred, Lara, Childe-Harold, Don Juan, c'était lui-même qu'ils dévoilaient ; quoique, de bon compte, il ne pût être à la fois le modèle de personnages d'un caractère si opposé ; mais, suivant son goût, chacun choisit la portion de lui-même que l'auteur aurait ainsi livrée au public. Plus les types sont extraordinaires, plus ils ont les dimensions théâtrales, plus on s'est fait de l'artiste une sorte de monstre moral, tour à tour dévoré de toutes les passions, ou desséché par toutes les ironies. À ce titre on se demande pourquoi on n'a pas fait de *Gæthe* un *Méphistophélès*, de *Shakespeare* un *Jago*, de *Molière* un *Scapin* ou un *Tartuffe*. Eh bien ! je suis convaincu que toutes ces déclamations ou toutes ces moqueries étaient les ivresses d'un génie créateur, les tempêtes d'une imagination sans limites, et qu'au fond (j'en demande pardon à tant de critiques justement autorisés et qui ont *fait leur siège*), si le rayon qui a jailli de mes entretiens avec lord Byron, ne m'a pas ébloui, il était très-prosaïquement un des hommes les plus simples, les plus francs et les plus dévoués. J'étais ivre, quand j'ai fait *Caïn*, me disait-il. C'était une manière de parler, car ce buveur observait une diète austère et ne connaissait que les entraînements de l'esprit ; ce libertin est resté à ma connaissance, pendant cinq années, l'amant le plus constant et le plus tendre ; ce sceptique a sacrifié sa fortune, et sa vie ornée de tous les dons, à la cause des Grecs.

Il est, m'a-t-on dit, un trésor⁽⁴⁵⁾, qui, parmi tant de révélations multiples et suspectes n'a pas encore été livré au public. Ce ne sont pas les Mémoires écrits par lui-même⁽⁴⁶⁾, en vue de ses juges futurs, et malheureusement détruits ; mais les confidences intimes adressées par lui à la seule femme qu'il ait réellement aimée, et qui, par le privilège souverain des Muses, bon gré, mal gré, partagera son immortalité, comme la Laure de Pétrarque, la Béatrice de Dante, l'Elvire de Lamartine.^(C)

Si je ne suis mal informé, et si j'en puis juger par quelques citations que m'ont values les confiantes communications sur lui-même, dont m'avait honoré ce beau génie, ce *Don Juan* licencieux, ce *Conrad* corrompu, avec lesquels il s'était plu à se confondre, en se parant, en quelque sorte, de leurs défauts, ne parle à la femme qui l'a corrigé, je veux bien l'admettre, que le langage du cœur. C'est une émotion profonde, élevée, presque chaste, qui pénètre les paroles qu'on m'a dit avoir été copiées sur les siennes :

(47) Ti giuro questi che ultimi giorni sono stati dei pin infelici della mia vita. L'amore, il dubbio, l'incertezza, il timore di comprometterti quand ti vedo in presenza di altri, l'impossibilità di vederti sola, l'idea di perderti per sempra combinano e d'estringono la poca speranza che fuora mi animo. La Società mi inquieta, la solitudine mi spaventa. La mia sola consolazione è il senderti rittabilitala in salute.^(D)

À tous les tourments de l'âme rendus avec une si éloquente énergie, à cet accent de sincérité qu'aucun talent ne saurait égaler, on conçoit, attendri qu'on est soi-même, la noble séduction qu'a dû exercer un si beau jeune homme sur une Italienne, à peine sortie du couvent, mariée par convenance et digne de le comprendre.

Il lui aurait dit avec ce tutoiement usité en Italie et qui n'a pas la même signification qu'en France :

(48) Temo di comprometterti, per me stesso non sciè più à temere, il mio destino è già deciso. È impossibile per me vivere lungo tempo in questa agitazione. Ti scrivo, colle lacrime, ed io non sono homo a piangere facilmente. Quando piango, le mie lacrime vengono del cuore è sono di sangue.

Puis :

(49) Si tu sapesti quando mi costa a reggermi in tua presenza. Ma non diro di più. Speriamo che il tempo m'insegnerà l'ippocrisia. Tu parli di sacrificie, etc., non dirè di più. Il mio cuore è già sacrificato, è dopo quella vittima. Non puo esservi più sacrificio. Bastà un tuo cenno a condurmi, a mandarmi, non solamente à Bologna, ma alla tomba.

(50) Come ti dissi tante volte, il mio destino è nelle tue mani. Dove tù sei sara la mia patria, è cio chè tu dici è la mia legge.

(51) Uno schiavo non è più umile in presenza del suo padrone chè io sono nella tua, ma non abutare del tuo potere perchè tu sei troppo potente.

(52) Se vi è una vita dopo questa anchè colà saresti mia, senza di te dove sarebbe il Paradiso ? Piuttosto chè il cielo privo di Te, prefererai l'Inferno di qual grande sepolto in tua città. Basta che tu fosti meco come Francesca col suo amante. (E)

Il aurait écrit de Grèce :

(53) I hope that yom philosophical studies furnisth you with a little patience, and all will go well by and by. You may be sure that the moment i can join you again will be as welcome to me as at any period of our recollection. There is nothing very attractive here to divide my attention, but i must attend to the Greck cause both from honour and inclination. (F)

Et de Missolonghi, la veille de sa mort :

(54) All well. I have found a very pretty Turkish female infant of ten years old, which i meen to send to you by and by. She is beautifut as the sun, and very lovely. You can educate her. I hope to see you in the spring. To be of good cheer and love ever you must entirely. (G)

Byron.

Ce *Don Juan*, dont la misanthropie est quelquefois si hideusement légère et cruelle, mais qui vous entraîne ensuite dans toutes les profondeurs de la sympathie, il meurt non-seulement occupé encore de bonnes œuvres, mais martyr volontaire d'une cause généreuse, avec un médaillon à son chiffre et une chaîne des cheveux de sa bien-aimée sur sa poitrine.

Quand la sœur du glorieux lord remit pieusement à la comtesse ^(H) *Guiccioli* les irrécusables témoignages de l'impérissable attachement qu'elle avait inspiré à Byron, qui ne mettait pas en guise de phrase, au bout de chacune de ses lettres : *éternellement à toi*, mistress Leigh montrait à l'histoire qu'il ne fallait peut-être à l'existence plus régulière et plus heureuse du plus merveilleux poète de notre temps, qu'une femme pour l'aimer, l'apprécier et être son ange gardien.

Notes de l'auteur

(A) Ungrate ful Florence !....

Proscribad the bard whosename for evermore
Theirs children's children would in van adore
With the remors of ages. ⁽⁵⁵⁾

Byron.

(B) Rogers. ⁽⁵⁶⁾

(C) Sur ses lèvres tu vis, de la vie immortelle

C'est, qu'échappant au sort des hommes et des choses,
Génie, amour, beauté, lauriers, myrtes et roses
Sont pareils au soleil toujours jeune et nouveau.

LARENAUDIÈRE ⁽⁵⁷⁾

(D) Je vous jure que ces dernières journées ont été les plus malheureuses de ma vie. L'amour, le doute, l'incertitude, la crainte de vous compromettre quand je vous vois en présence des autres, l'impossibilité de vous voir seule, se combinent pour détruire le peu d'espérance qui fleurit dans mon âme. La Société m'inquiète, la solitude m'épouvante. Ma seule consolation est de savoir votre santé rétablie.

(E) Je crains de vous compromettre, pour moi-même je ne crains rien, il y a longtemps que mon sort est fixé. Il m'est impossible de vivre longtemps dans cette agitation. Je vous écris dans les larmes et je ne suis pas homme à pleurer aisément. Quand je pleure, mes larmes viennent du cœur et elles sont du sang.

Si vous saviez la peine que j'ai à me contraindre en votre présence ! Mais n'en disons pas plus. Espérons que le temps m'enseignera l'hypocrisie. Vous parlez de sacrifices etc. Je ne parle pas des miens. Mon cœur est déjà sacrifié, et pour quelle victime pourrait-il l'être davantage ? Un signe de vous suffit pour me conduire, pour me bannir non-seulement à Bologne, mais dans la tombe.

Comme je vous l'ai dit souvent, ma destinée est dans vos mains. Là où vous êtes ce sera ma patrie, et ce que vous ordonnerez sera ma loi.

Un esclave n'est pas plus humble en présence de son maître que je ne le suis en votre présence ; mais n'abusez pas de votre pouvoir, vous êtes trop puissante pour cela.

S'il y a une autre vie après celle-ci, vous y serez encore mienne ; sans vous que serait pour moi le paradis ? Si le ciel devait me priver de vous, je préférerais l'enfer du grand enterré de votre ville. Il suffirait que vous fussiez à moi comme *Francesca* est avec son amant.

(F) J'espère que vos études philosophiques vous fourniront un peu de patience et tout ira bien, peu à peu. Vous pouvez être sûre que le moment, où je pourrai retourner près de vous, sera aussi bien venu pour moi qu'aucune période de notre connaissance. Il n'y a rien ici qui puisse distraire mon attention, mais il faut rester fidèle à la cause des Grecs, autant par honneur, que par inclination.

(G) Tout va bien. J'ai trouvé une petite fille turque, âgée de dix ans et fort gentille, que je veux vous envoyer à l'occasion. Elle est belle comme le soleil et tout à fait aimable, vous vous chargerez de son éducation. J'espère vous revoir au printemps. Soyez satisfaite et aimez éternellement votre tout dévoué
Byron.

(H) Un bref du pape Pie VII ⁽⁵⁸⁾ avait, sur la demande de la comtesse, de son père et de ses grands-parents, prononcé sa séparation légale d'avec son mari, qui y faisait opposition. Elle a constamment vécu depuis dans la maison paternelle, et son frère a accompagné lord Byron en Grèce.

Notes de l'éditeur

Les notes suivantes apportent des détails sur les personnes et les faits mentionnés dans l'entretien. Seules les informations inexacts ou incomplètes ont fait l'objet d'une rectification, les autres pouvant être considérées comme exactes.

- (1) *Le Jugement dernier* : *La Vision du jugement*, féroce et splendide parodie d'un poème de Robert Southey, écrite en 1821, et publiée en 1822 dans le premier numéro du *Libéral*.
- (2) *Parti pour Pise* : Il partit le 29 octobre 1821.
- (3) *Une querelle avec un sergent-major* : L'anicroche avec le sergent-major Stefani Masi eut lieu le 24 mars 1822 durant une promenade autour de Pise. Masi blessa légèrement Shelley et John Hay, avant d'être poignardé (non mortellement) par Papi, le cocher de Byron.
- (4) *Une perte récente et cruelle* : Nous pensons qu'il s'agit de Louise Salomé (1783 – 1822), sœur de Coulmann, et veuve du général Frédéric Henri Walther (1761 – 1813) ; cette perte est évoquée dans les *Réminiscences* (t. 2, chap. XII).
- (5) *Oh Rome ! : Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant IV, st. 78 ; la citation est exacte. Traduction : « Oh Rome ! Mon pays ! Cité de l'âme ! Les orphelins de cœur doivent se tourner vers toi, Mère délaissée des empires morts ! [...] Venez voir le cyprès, entendre le hibou, et fouler péniblement les marches de trônes et de temples brisés... »
- (6) *Une tentative d'indépendance malheureuse* : Allusion à l'insurrection carbonariste commencée en juillet 1820, et menée par le général Pepe, laquelle aboutit à instaurer un régime constitutionnel avant que les troupes autrichiennes ne vins-sent, au nom du Congrès de Laybach, réprimer le mouvement et restaurer l'absolutisme.
- (7) *Casa Saluzzo* : *Villa Saluzzo Bombrini*, également connue sous le nom d'*Il Paradiso* ; palais érigé à la fin du XVI^e siècle d'après les plans de l'architecte Andrea Ceresola, au coin des rues Albaro et Pozzo.
- (8) *Solitaire comme son hôte* : *Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant I, st. 23. Le texte exact est : « But now, as if a thing unblest by Man, / Thy fairy dwelling is as lone as thou ! »
- (9) *Le comte Giuliano / Giuliano* : Probablement ce M. Giuliani, ami des Gamba et « intendant du comte russe Battailin » (*Byron's letters and journals* ; éd. de Leslie Marchand ; Murray, Londres, 1980-92 ; vol. 10, p. 103 ; désigné ci-après sous l'abréviation *BLJ*).
- (10) *Un jeune homme en costume oriental* : Sans doute Giovanni Battista Falcieri, dit Tita.
- (11) *Le libraire* : John Murray, éditeur attiré de Byron de 1812 à 1823.
- (12) *Ce mouvement des lèvres de Conrad* : *Le Corsaire*, Chant I, st. 9 ; lire *lip* au lieu de *cip*.
- (13) *Une vue si perçante* : *De la littérature*, ch. XVII ; à propos de *Werther* : « Mais je n'en conçois point qui renferme une peinture plus frappante et plus vraie des égarements de l'enthousiasme, une vue plus perçante dans le malheur, dans cet abîme de la nature, où toutes les vérités se découvrent à l'œil qui sait les y chercher. »
- (14) *L'auteur du Vampire* : Rappelons que *l'auteur du Vampire (The Vampyre)* n'est pas Byron, mais le médecin dont il s'était assuré les services lors de son séjour en Suisse, John W. Polidori.
- (15) *Le comte Cicognara* : Leopoldo Cicognara (1767 – 1834), président de l'Académie des arts de Venise et biographe de Canova.
- (16) *Lady Morgan* : Nom de plume de la romancière irlandaise Sydney Owenson (1776 – 1859), dont Byron appréciait les ouvrages. Contrairement à ce que laisse entendre l'anecdote, il ne semble pas qu'ils se connurent. Ce bon mot est plusieurs fois rapporté dans la littérature byronienne, mais à propos de lady Caroline Lamb, et suite au portrait très négatif qu'elle fit de Byron dans son roman *Glenarvon* (1816).
- (17) *J'ai habité cinq ans Venise* : Byron a habité Venise du 10 novembre 1816 au 24 décembre 1819, avec quelques séjours à Ravenne.
- (18) *Comme publiciste* : Mot qui signifiait journaliste.
- (19) *Ses procès, sa jambe* : Constant avait été jugé en cour d'assises le 14 novembre 1822 pour complicité morale dans le complot Berton, et condamné à une amende assortie de six semaines de prison. C'est au cours d'une promenade à Meudon en 1818 qu'il s'était cassé la jambe ; il resta boiteux.
- (20) *Je l'ai vu à Coppet* : Affirmation inexacte, puisque c'est à Londres, le 8 avril 1816, deux semaines avant de quitter l'Angleterre, que Byron et sa sœur furent présentés aux Constant (voir Malcolm Elwin : *Lord Byron's wife* ; Macdonald, Londres, 1962 ; p. 463). Constant resta à Londres jusqu'en juillet, à Bruxelles jusqu'au 26 septembre, puis à Paris le reste de l'année ; Byron quitta la Suisse le 5 octobre.
- (21) *O'Meara* : Barry Edward O'Meara (1786 – 1836), médecin de Napoléon à Sainte-Hélène, auteur de *Napoleon in Exile, or A Voice From St. Helena* (1822).
- (22) *Une épître* : "L'homme", deuxième des *Méditations poétiques*, dédiée « à Lord Byron ». Composée en septembre-octobre 1819, publiée en mars 1820. Byron, à qui Coulmann fait dire « Je l'ai lue dans une version italienne », avait entendu parler du poème dès juin 1820, et en avait compris l'esprit, comme l'atteste la lettre du 13 juillet à Moore ; néanmoins, dans une lettre du 26 mars 1823 à Galignani, il demande qu'on lui envoie la traduction faite par Thomas Colley Grattan (*BLJ*, vol. 13, p. 69).
- (23) *Je ne me suis fait peindre que par West* : Byron avait posé pour le peintre américain William West (1788 – 1857) lors de l'été 1822 ; mais celui-ci était loin d'être le seul à avoir fait son portrait, Richard Westall en 1813, puis Thomas Phillips en 1814 l'ayant précédé.
- (24) *Torwaldson* : Bertel Thorvaldsen (1770 – 1844), sculpteur danois qui avait fait un buste de Byron en 1817.
- (25) *Tieck* : Il s'agit du sculpteur allemand Christian Friedrich Tieck (1776 – 1861), frère du poète Ludwig Tieck. Il a effectivement fait un buste de Schlegel vers 1802. Byron avait déjà consigné ce bon mot dans ses *Pensées détachées* de 1821-22 (entrée n°38 ; *BLJ*, vol. 9, p. 26).
- (26) *Chateaubriand / la reine de Sardaigne* : Marie-Christine de Bourbon-Sicile (1779 – 1849), devenue reine de Sardaigne en 1821. L'anecdote circula largement à l'époque ; Byron la reprend dans une note au vers 716 de *L'Âge de bronze* (1823).

- (27) *Des Martyrs : Les Martyrs* (1809), une des œuvres pro-chrétiennes de Chateaubriand. Byron s'en moque dans *L'Âge de bronze* (v. 716).
- (28) *Jouy* : Étienne Jouy, dit *de Jouy* (1764 – 1846), auteur de tragédies et de livrets.
- (29) *Raynouard* : François Just Marie Raynouard (1761 – 1836), auteur de tragédies et de poèmes imités de l'antique, passionné par l'histoire des Templiers.
- (30) *Arnault* : Antoine Vincent Arnault (1766 – 1834), auteur de tragédies et de drames lyriques.
- (31) *Delavigne* : Casimir Delavigne (1793 – 1843), poète.
- (32) *On peut céder...* : Vers tiré du poème "Parthénope et l'Étrangère", dans *Messéniennes et poésies diverses* de Delavigne (1822) : « On peut céder au nombre. — Oui, mais on meurt ; adieu ! »
- (33) *Le dithyrambe de Lebrun sur Napoléon* : Pierre-Antoine Lebrun (1785 – 1873), qui avait déjà publié en 1805 une "Ode à la Grande Armée", fit paraître sous la Restauration un *Poème lyrique sur la mort de Napoléon* (Bechet, Paris, 1822).
- (34) *Cuvier / les notes de Caïn* : Les frères Cuvier étaient intimes des Coulmann. Une note terminant la préface de *Caïn* signale en effet que l'auteur emprunte à Cuvier la thèse d'une genèse antérieure à Adam, annulée par le Créateur. Isaac de la Peyrère avait été un des premiers à publier un ouvrage sur ce sujet en 1655, ce qui lui valut des ennuis et l'obligea à se rétracter ; mais l'idée est fort antérieure, appartenant à la tradition juive, et notamment à la *Kabbale*.
- (35) *J'ai passé tout près en 1815* : Information erronée, puisque Byron ne quitta pas l'Angleterre de toute l'année 1815 ; c'est au printemps de 1816 qu'il se trouva au plus près de la France, en Belgique et en Allemagne.
- (36) *Ce Ferdinand qui incendiait Valençay* : Ferdinand VII d'Espagne et une grande partie de sa famille avaient été assignés à résidence à Valençay de 1808 à 1813 ; il en garda un excellent souvenir, instituant même un ordre de Valençay, donnant ce nom à un régiment et à une frégate. *Incendier* doit être ici synonyme d'*illuminer*, aucun ouvrage ne rapportant que Ferdinand ait jamais mis le feu au château.
- (37) *Le tombeau égyptien de Belzoni* : Giovanni Belzoni (1778 – 1823), explorateur et égyptologue italien ; il avait organisé dans toute l'Europe, en 1822, une exposition itinérante montrant le tombeau de Séthi I^{er}.
- (38) *Goethe* : Byron ne rencontra jamais Goethe, mais échangea effectivement quelques lettres avec lui. Il voulut lui dédicacer *Marino Faliero* (avril 1821), mais Murray s'y opposa ; il lui dédicaca alors *Sardanapale* (décembre 1821). Goethe avait fait un compte-rendu élogieux de *Manfred* en juin 1820, mais répandait des rumeurs infondées sur son cadet.
- (39) *L'Hermite et Sylla* : *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin, ou Observations sur les moeurs et les usages parisiens au commencement du XIX^e siècle* (1812), œuvre de Jouy, et ses suites : *Guillaume le Franc-parleur* (1815), *L'Hermite de la Guiane* (1816), *L'Hermite en Province* (1819). *Sylla* est une tragédie de 1821.
- (40) *L'Essai, etc.* : l'« Essai sur le génie et le caractère de lord Byron », d'Amédée Pichot, et la "notice préliminaire" de Charles Nodier, ouvrant la quatrième édition des *Œuvres complètes* (Ladvozat, Paris, 1822-25).
- (41) *Lady Conyers* : Amelia Osborne, douzième baronne d'Arcy de Knayth, neuvième baronne Conyers, auparavant marquise de Carmarthen (1754 – 1784) ; elle épousa en seconde noce en 1779 le futur père de Byron et eut de cette union Augusta, la demi-sœur du poète.
- (42) *Maréchal de Biron* : Louis-Antoine de Gontant, maréchal de Biron (1700 – 1788) ; pair et maréchal de France, gouverneur général du Languedoc.
- (43) *La petite-nièce* : Mary Ann Chaworth (1785 – 1832), cousine de Byron au cinquième degré, à qui sont adressés nombre de poèmes de jeunesse, et qui lui aurait également inspiré "Le Rêve" en 1816.
- (44) *Le 10 ou le 12* : Après une première tentative le 15 juillet 1823, empêchée par la tempête, Byron quitta Gênes le 16.
- (45) *Il est, m'a-t-on dit, un trésor* : Il s'agit très probablement des lettres de Byron à Teresa Guiccioli, confiées par celle-ci à Lamartine, qui les trouva inintéressantes (voir sa *Vie de lord Byron* ; éd. de Marie-Renée Morin et Janine Wiart ; "Études, guides et inventaires" n° 14, Bibliothèque Nationale, Paris, 1989 ; p. 166).
- (46) *Les Mémoires écrits par lui-même* : Écrits en 1818-19, ces mémoires furent confiés à Thomas Moore en 1820, qui les hypothéqua quelques années plus tard, avant de participer à leur destruction mi-1824, chez John Murray.
- (47) *Ti giuro questi...* : Extrait d'une lettre de Byron à Teresa Guiccioli datée du 15 juin 1819 ; le texte exact est : « Ti giuro che questi ultimi giorni sono stati dei più infelici della mia vita — l'amor — il dubbio — l'incertezza — il timor di comprometterti quando ti vedo in presenza dei altri — l'impossibilita [sic] di vederti sola — l'idea di perderti per sempre — combinano a distruggere la poca speranza che finora mi animò. » (*BLJ*, vol. 6, p. 158.) Traduction : « Je te jure que ces derniers jours ont été parmi les plus malheureux de ma vie. L'amour — le doute — l'incertitude — la peur de te compromettre quand je te vois en présence d'autre personne — l'impossibilité de te voir seule — la pensée de te perdre pour toujours — tout s'est combiné pour détruire le peu d'espoir qui m'animait jusqu'à présent. »
- (48) *Temo di comprometterti...* : Extrait d'une lettre de Byron à Teresa Guiccioli datée du 11 juin 1819 ; le texte exact est : « temo di comprometterti — per me stesso non ce più a temere, — il mio destino è già deciso. — È impossibile per mi vivere lungo tempo in questa agitazione — ti scrivo colle lacrime — ed io non son' uomo a piangere facilmente — quando piango le mie lacrime vengono dal' cuor' e sono di sangue. » (*BLJ*, vol. 6, p. 153.) Traduction : « j'ai peur de te compromettre — en ce qui me concerne il n'y a plus rien à craindre — mon destin est déjà décidé. — Il m'est impossible de vivre longtemps dans cette agitation — je t'écris avec des larmes — et je ne suis pas homme à pleurer facilement — quand je pleure mes larmes viennent du cœur et sont de sang. » À noter que la traduction donnée par Coulmann n'emploie pas le tutoiement annoncé.
- (49) *Si tu sapesti...* : Extrait de la même lettre ; le texte exact est : « Se tu sapessi quanto mi costò a reggermi in tua presenza ! — ma non dirò di più, — speriamo — che il tempo m'insegnerà l'ipocrisia. — Tu parli di "Sacrifizii miei &c." — non dire di più — il mio cuor è già sacrificato — e dopo quella vittima non puo essere più sacrificio — Basta un' tuo cenno a condurmi o mandarmi — non solamente a Bologna ma alla tomba. » Traduction : « Si tu savais combien il me coûte de me gouverner en ta présence ! — mais je n'en dirai pas plus, — espérons — que le temps m'enseignera l'hyppocrisie. — Tu parles de "mes Sacrifices etc." — n'en dis pas plus — mon cœur est déjà sacrifié — et après cette victime rien ne peut plus être sacrifié — Il suffit d'un geste de toi pour me conduire ou m'envoyer — non seulement à Bologne mais à la tombe. »
- (50) *Come ti dissi tante volte...* : Extrait d'une lettre de Byron à Teresa Guiccioli datée du 20 juin 1819 ; le texte exact est : « Come ti dissi tante volte — il mio destino è nelle mani tue ; dove tu sei sarà la mia patria — e ciò che tu dici è la mia

- legge. » (*BLJ*, vol. 6, p. 162.) Traduction : « Comme je te l'ai dis tant de fois — mon destin est entre tes mains ; où tu es sera ma patrie — et ce que tu dis est ma loi. »
- (51) *Uno schiavo non è più umile...* : Extrait d'une lettre de Byron à Teresa Guiccioli datée du 17 juin 1819 ; le texte exact est : « Un' schiavo non è più umile in presenza del' suo Padrone — chè io sono nella tua, — ma non abusare del' potere [tuo] perche tu sei troppo potente. » (*BLJ*, vol. 6, p. 160.) Traduction : « Un esclave n'est pas plus humble en présence de son Maître — que je ne le suis en la tienne, — mais n'abuse pas de ton pouvoir parce que tu es trop puissante. »
- (52) *Se vi è una vita dopo...* : Extrait d'une lettre de Byron à Teresa Guiccioli datée du 22 avril 1819 ; le texte exact est : « se vi fosse una vita dopo questa anche colà saresti mia, — senza di te dove sarebbe il Paradiso ? Piuttosto che il Cielo privo di te, preferirai l'Inferno di quel' Grande sepolto in tua Città, basta che tu fosti meco come Francesca col' suo Amante. » (*BLJ*, vol. 6, p. 110-111.) Traduction : « s'il y a une vie après celle-ci là aussi tu seras mienne, — sans toi où serait le Paradis ? Plutôt que le Ciel privé de toi, je préférerais l'Enfer du Grand dont la sépulture est dans ta citée, pourvu que tu sois avec moi comme Francesca avec son Amant. » Le « Grand » est évidemment Dante.
- (53) *I hope that yom philosophical...* : Extrait d'une lettre de Byron à Teresa Guiccioli datée du 29 octobre 1823 ; le texte exact est : « I hope that your philosophical studies furnish you with a little patience — and all will go well by and bye. — You may be sure that the moment I can join you again will be as welcome to me as at any period of our recollection. — There is nothing very attractive here to divide my attention, but I must attend to the Greek Cause both from honour and inclination. — » (*BLJ*, vol. 11, p. 56.) La traduction proposée par Coulmann est correcte.
- (54) *All well...* : Post-scriptum à une lettre du 11 février 1824 : « My dearest T. — All well, — I will write shortly at greater length. — I have found a very pretty Turkish female infant of ten years old — whom I mean to send to you by and bye — she is beautiful as the Sun — and very lively — you can educate her — » (*BLJ*, vol. 11, p. 111.) Traduction : « Ma très chère T. — Tout va bien, — j'écrirai sous peu quelque chose de plus long. — J'ai trouvé une très jolie petite fille turque de dix ans — que j'espère t'envoyer bientôt — elle est belle comme le soleil — et pleine d'entrain — tu pourras l'éduquer — » Les deux dernières phrases proviennent d'une autre lettre, datée du 24 février 1824 : « but I hope to see you this Spring and to talk over these and all other matters, — so be of good cheer and love / ever y[ou]rs. most a a in e +++ » (*BLJ*, vol. 11, p. 121.) Traduction : « mais j'espère te voir ce Printemps et parler cette affaire et d'autres, — alors garde courage et amour / à jamais à toi ton grand [ami et amant dans l'éternité]. » La petite Turque se prénom-mait Hatagée. Il est à noter néanmoins qu'aucune de ces lettres ne date de « la veille de sa mort », survenue le 19 avril.

Notes

- (55) *Ungrate ful Florence : Pèlerinage du chevalier Harold*, Chant IV, st. 57 : « Ungrateful Florence ! [...] / Proscribed the Bard whose name forevermore / Their children's children would in vain adore / With the remorse of ages ; [...] » Traduction : « Ingrate Florence ! [...] ; tes factions] proscrivirent le barde dont le nom à tout jamais devait des enfants de leurs enfants être en vain adoré dans le remords des temps... »
- (56) *Rogers* : Phrase du poète Samuel Rogers, tirée d'*Italy, a poem* (1822), à la section «Bologna» : [...] that Place / Of old renown, once in the Adrian sea, / Ravenna ! — where from Dante's sacred tomb / He had so oft, as many a verse declares / Drawn inspiration ; » Cette citation illustre les notes pour *La Prophétie du Dante* dans les éditions Murray en un volume à partir de 1837, ainsi que dans la traduction Laroche, mais sous une autre forme.
- (57) *Larenaudière* : «Printemps romain», par Gustave de Larenaudière ; *Revue européenne*, t. 6 ; Paris, 1859 (p. 366), repris dans l'édition augmentée des *Cantilènes* ; A. Fontaine, Paris, 1863. « Sur ses lèvres tu vis de ta vie immortelle ! / Après dix-huit cents ans, ta gloire est toujours belle, / Et la reine du monde est couchée au tombeau. / C'est qu'échap-pant au sort des hommes et des choses, / Génie, amour, beauté, lauriers, myrtes et roses, / Sont pareils au soleil, toujours jeune et nouveau. »
- (58) *Un bref du pape* : Le pape accorda à Teresa une séparation le 6 juillet 1820.